

7. Libéralisme et illuminisme. La *Révolution libérale* de Piero Gobetti

par Jean Petitot

INTRODUCTION

Né le 19 juin 1901 à Turin, Piero Gobetti est mort à moins de 25 ans le 16 février 1926 à Paris, où il s'était exilé. Il est décédé des suites d'une agression physique extrêmement violente perpétrée contre lui par les sbires de Mussolini sur ordre personnel du *Duce*. Il est enterré au cimetière du Père Lachaise, près du Mur des Fédérés, dans la division 94 à l'angle Nord-Est. Sa tombe, qui fait partie de la liste du dépliant touristique du cimetière, est une tombe toute simple, blanche avec gravier, portant l'inscription « Piero Gobetti morto in esilio », et une plaque : « Mon langage n'était pas celui d'un esclave (*Risorgimento senza eroi*). La Presidenza del Consiglio dei Ministri della Repubblica Italiana ».des Fédérés.

Pratiquement inconnu en France, sauf de quelques spécialistes comme Éric Vial ou Robert Paris, le traducteur de Gramsci, il est, en revanche, une véritable légende en Italie. Son extraordinaire renommée et son influence, jamais démenties jusqu'à aujourd'hui, sont justifiées dans la mesure où il est, sans emphase, un authentique génie de la philosophie politique et économique, une personnalité absolument unique qu'un destin aussi lumineux que tragique aurait dû transformer en héros du libéralisme universel, bien au-delà de son pays d'origine.

L'un de ses grands admirateurs, le Président du Conseil italien Giuseppe Spadolini, dans sa Préface au Colloque de Turin du 16 avril 1991 « Perché Gobetti ? », parlait de lui comme d'un « crociato laico » (un « croisé laïc »), d'un « archangelo del liberalismo » (un « archange du libéralisme »), « quasi un *Ecclesiaste laico* » (« presque un *Écclésiaste laïc* »). En 1993, en fin de carrière, après avoir tout connu des petites et grandes réalités politiques et expérimenté toutes les règles du jeu parlementaire, cette personnalité éminente

et cet homme politique majeur¹ a pu consacrer un gros ouvrage à 50 ans de réflexions sur un jeune de 25 ans mort en 1926, à qui il a voué toute sa vie « una lunga e immutabile fedeltà ». Quel plus bel hommage peut-on rendre qu'en disant

« Dans ma vie, Gobetti a été le point de référence le plus inaltérable, l'élément de comparaison constant ».

« Aucun Italien de ce siècle n'a eu une idée aussi élevée de l'Italie et personne n'a scruté aussi profondément les fissures, les déséquilibres, les héritages négatifs de la vie et des coutumes italiennes ».²

Ainsi que le remarquait Norberto Bobbio, l'un des plus importants successeurs de Gobetti, que resterait-il de penseurs comme Croce ou Gramsci s'ils étaient morts à 25 ans ? Tout au plus des *promesses*. Pour ma part, Piero Gobetti me fait penser à des mathématiciens fulgurants comme Galois (qui, lui aussi, était, d'après le témoignage de Raspail qui a partagé sa cellule, un esprit politique d'une précocité inouïe et fut assassiné par un spadassin de la police au cours d'un faux duel) ou à des philosophes comme Cavaillès ou Lautman, esprits d'une précocité tout aussi inouïe, engagés à leur tour dans les tourments du totalitarisme et assassinés par les nazis pour des raisons politiques.

Le projet de Piero Gobetti fut résumé par lui-même lorsqu'il arriva à Paris en exil en décembre 1925 après avoir été victime des chemises noires fascistes :

« Je voudrais faire œuvre de culture au sens du libéralisme européen et de la révolution moderne. »

À l'époque, le terme « révolution » signifie la Révolution d'octobre. Gobetti pense, et cela à l'aube même de ce cycle historique des idéologies totalitaires communistes et fascistes, que ce qu'il appelle, dans une lettre à son épouse Ada, à propos de la mise en place des premiers soviets italiens par Gramsci et Togliatti, « la plus grande bataille du siècle » :

« J'ai l'impression de voir [...] se mettre peu à peu en route la plus grande bataille du siècle »,

¹ Né à Florence en 1925, mort à Rome en 1994, Giuseppe Spadolini fut professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Florence, directeur de journaux prestigieux comme le *Resto del Carlino* (1955-1968) et surtout le *Corriere della sera* (1968-1972). Sénateur, plusieurs fois ministre, il devint Président du Conseil en 1981 puis Président du Sénat en 1987.

² Spadolini [1993], pp. 8-10.

ne pourra venir que du libéralisme authentique et non du communisme, et que le processus révolutionnaire devra permettre en fait au monde de devenir *globalement capitaliste*. Il considérait que le processus n'était en son temps qu'à peine engagé et que le libéralisme devait, par conséquent, être considéré comme l'avenir économique, social et politique de l'humanité et l'horizon même de l'idée révolutionnaire, ce qui, on l'admettra, est si peu banal que cela en fait un véritable « hapax » de la philosophie politique moderne..

Pour régler d'emblée la question du « génie » et de l'in vraisemblable précocité, je la résoudrai (sans m'y appesantir ici) en disant que, comme peuvent le constater tous les professeurs, il existe chez certains esprits d'élite une coïncidence du temps de l'apprentissage et du temps de l'invention. Autrement dit, grâce à une acuité, une pénétration, un *insight*, particuliers, c'est dans le moment et le mouvement mêmes d'assimilation des œuvres maîtresses que Gobetti innove, invente et, souvent, dépasse ses maîtres. Cela est courant dans des sciences comme les mathématiques ou dans des beaux-arts comme le dessin et la musique. Cela est évidemment beaucoup plus rare en philosophie et en politique, mais se rencontre néanmoins parfois.

I - ÉLÉMENTS DE LA BIOGRAPHIE ET DE LA LÉGENDE³

1. La jeunesse et le Lycée

Piero Gobetti naît le 19 juin 1901 à Turin de parents pauvres d'origine paysanne qui avaient réussi à acquérir un petit commerce au 60 de la via XX Settembre. « Incatenati a questa terra », ses ancêtres avaient vécu ce qu'il qualifiait de « destin de souffrance et d'humilité »⁴ . Il est d'autant plus remarquable que, loin de le critiquer comme intellectuel, ses parents l'aient profondément admiré et aidé, y compris financièrement, dans toutes ses entreprises.

Le Turin de l'époque était une grande capitale européenne moderne, celle du *Risorgimento* de Cavour, du royaume de Piémont-Sardaigne, et du grand essor industriel. Gobetti était passionné par la Fiat fondée en 1899 par Giovanni Agnelli (1866-1945), prince d'industrie et fondateur de dynastie, le

³ Une excellente biographie de Gobetti est celle d'Alberto Cabella [1998] : *Elogio della Libertà*. Nous y ferons souvent référence.

⁴ Voir Cabella [1998].

grand-père du Giovanni Agnelli qui vient de disparaître, celui qui créa, outre la Fiat, la station alpine de Sestrière.

Pendant ses études au Lycée il fut toujours un excellent élève, non seulement apprécié mais admiré de ses maîtres. Il existe de nombreux témoignages sur son excellence, en particulier celui de son camarade de classe, futur grand ami et disciple, Carlo Levi (1902-1975), le peintre et l'écrivain auteur du fameux *Cristo si è fermato a Eboli* (1945), l'un des fondateurs du mouvement *Giustizia e Libertà*⁵. Carlo dira de lui :

« En vérité, sa pensée se déterminait de façon spontanée, comme un fait vital autonome, non pas de façon négative ou réactive : il vivait, au moins aussi fortement que son sens critique, son désir d'être le continuateur d'un processus historique. »⁶

Très jeune, Gobetti se caractérisa ainsi par une volonté hors du commun, par une passion intellectuelle dévorante et en quelque sorte vitale, par la nécessité impérieuse de *créer* son histoire, par la fascination qu'il exerça sur autrui et par son talent à constituer et animer des groupes.

« Si j'ai voulu l'histoire j'ai dû me la créer ; si j'ai voulu comprendre, j'ai dû vivre. »⁷

⁵ Voir Levi [1933]. Né à Turin le 29 novembre 1902 dans une famille bourgeoise et intellectuelle, Carlo Levi, neveu par sa mère de Claudio Treves l'un des leaders du PSI, était diplômé en médecine et fut un peintre de grand talent formé par Casorati, influencé par les Fauves et Modigliani et, à partir de 1928, membre du "groupe des six" de Turin. A cause de ses liens avec Gobetti et le mouvement de la *Revoluzione liberale*, il fut très vite fiché par la police fasciste. Membre de *Giustizia e Libertà* dès 1930 à travers Nello Rosselli, il fut arrêté en 1934 et, malgré les soutiens de ses collègues et amis français Signac, Derain, Léger, Chagall, banni comme nombre d'opposants à ce qu'on appelait le "confino" dans la Basilicata au Sud de Naples. Il y écrivit *Cristo si è fermato a Eboli*, puis publia en 1939 *Paura della libertà*. Il se réfugia en France de 1939 à 1941. Après la guerre, il fut l'éditeur de *Italia libera*, la voix du *Partito d'Azione*. La Biennale de Venise lui rendit un hommage solennel en 1954 et il fut élu au Sénat en 1963. Il mourut à Rome le 4 janvier 1975. On lui doit entre autres une série de portraits de personnalités comme Pablo Neruda, Frank Lloyd Wright, Ilya Ehrenburg ou Eugenio Montale.

⁶ Cité dans Cabella [1998], p. 34.

⁷ Journal de 1919, cité dans Cabella [1998], p. 7.

Plusieurs de ses professeurs devinrent un peu plus tard ses « élèves ». Il nous reste, entre autres, le témoignage émouvant de Francesco Ruffini⁸, libéral laïque professeur à la Faculté de droit de Turin et sénateur, qui a décrit ses premiers rapports avec cet étudiant déjà bien connu. Ils furent au départ assez négatifs, l'examen « fu davvero una piccola burrasca », mais ils se transformèrent ensuite en

« un océan sans limite de sympathie sereine, de pleine et entière confiance et de compréhension réciproque. »⁹

Même un mathématicien aussi important et apparemment aussi éloigné de la philosophie politique que Giuseppe Peano (l'une des gloires scientifiques de Turin), selon un témoignage de sa nièce, admirait beaucoup Gobetti.

2. Les maîtres

La pensée politique de Piero Gobetti fut formée par plusieurs maîtres complémentaires.

- D'abord Luigi Einaudi, figure majeure du libéralisme italien, fédéraliste, qui sera Président de la République après la Libération de 1948 à 1955¹⁰. Il combattit très activement le protectionnisme, le capitalisme monopolistique et le centralisme étatique d'un État interventionniste et assistanciel. C'est lui qui fut le maître de Gobetti en matière de libéralisme¹¹.

⁸ Eminent spécialiste de droit ecclésiastique, Francesco Ruffini (1863-1934) s'opposa publiquement au fascisme au Sénat. Il fit partie de la minorité héroïque des douze professeurs qui, en 1931, refusèrent de prêter serment au régime et dont il faut honorer la mémoire : Giorgio Levi Della Vita (Rome), Gaetano De Sanctis (Rome), Ernesto Buonaiuti (Rome), Vito Volterra (Rome), Edoardo Ruffini Avando (Pérouse), Bartolo Nigrisoli (Bologne), Mario Carrara (Turin), Francesco Ruffini (Turin), Lionello Venturi (Turin), Giorgio Errera (Pavie), Fabio Luzzato (Milan), Piero Martinetti (Milan). Selon le chroniqueur Helmut Goetze, « le refus du serment fut un phénomène qui appartient à l'histoire universelle ». Francesco Ruffini fut Président de l'*Accademia delle Scienze* de 1922 à 1928.

⁹ Cité dans Pianciola [2001], p. 34.

¹⁰ Sur Einaudi, cf. l'article d'Enzo di Nuoscio, *supra*, p. xx-xx. [N. des coord.]

¹¹ Né le 24 mars 1874 à Carrù (Cuneo), mort le 30 octobre 1961 à Rome, Luigi Einaudi fut sans doute le plus grand homme politique italien libéral de la première moitié du xx^e siècle. Sa carrière académique, politique et éditoriale est tout à fait remarquable. Rédacteur à *La Stampa* et au *Corriere della Sera* jusqu'en 1926, correspondant du célèbre journal *The Economist*, il dirigera *La Riforma Sociale* de 1900 à 1935 (il y développera de nombreuses critiques de Croce) puis *La Rivista di Storia Economica* de 1936 à 1943. Il était titulaire de la chaire de Sciences financières des universités de Turin et Milan et fut Recteur de l'Université de Turin, Vice-Président de l'*Accademia dei Lincei*, membre de plusieurs autres académies nationales et étrangères et Président honoraire de l'*International Economic Association*. Nommé sénateur en 1919 par Francesco Nitti, alors Président du Conseil, il eut une carrière politique fulgurante après la guerre. Gouverneur de la Banque d'Italie de 1945 à 1948, élu député en 1946, Ministre des Finances en 1947, Vice-Président du Conseil sous Alcide De Gasperi, il sera sept ans Président de la République, du 11 mai 1948 jusqu'en 1955. En tant que Président, il fut nommé sénateur à vie en 1948.

Il lui apporta son soutien dès 1919 alors que Gobetti n'était qu'un étudiant de 18 ans en Economie.

- Un rôle important d'initiateur fut également joué par Gaetano Salvemini, historien méridionaliste, activement antifasciste après l'assassinat de Matteotti en 1924¹², exilé en France, puis en Angleterre, enfin aux États-Unis¹³. Salvemini chargera Piero de former les *Gruppi d'Azione degli Amici dell'Unità* pour Turin. Gobetti sera ainsi – à dix-huit ans ! – secrétaire général de la *Lega democratica per il Rinovamento della politica nazionale* et Salvemini lui proposera un peu plus tard (en 1922, donc quand il avait 21 ans !) rien de moins que la direction de *L'Unità*, ce qu'il refusera.

Une des dettes de Gobetti envers Salvemini était de lui avoir fait découvrir Carlo Cattaneo, le grand humaniste milanais, directeur d'*Il Politecnico* (première revue d'économie et de sciences), républicain, libéral et fédéraliste, défenseur des États-Unis d'Europe, du progrès, du travail et de la démocratie active, qu'il considéra par la suite comme son principal précurseur. Son réalisme éthique, son sens des responsabilités, sa défense de l'initiative en économie, ses valeurs illuministes, étaient des modèles pour Piero. Mais, hélas, Cattaneo fut le grand perdant du *Risorgimento*, avec Giuseppe Mazzini qui voulait instaurer la République.¹⁴

¹² Pour cet évènement majeur, voir plus bas.

¹³ Fondateur du libéral-socialisme italien après avoir quitté le Parti Socialiste en 1911 et avoir pris ses distances à la fois avec le fédéralisme de Cattaneo (dont il était par ailleurs un fervent admirateur) et le patriotisme de Mazzini pour s'orienter vers un libéralisme proche de celui de Pareto, Gaetano Salvemini (Molfetta 8 septembre 1873 – Sorrento 1957) fut l'un des maîtres politiques de Gobetti et des frères Rosselli et fut victime des deux totalitarismes. Directeur de *L'Unità* de 1911 à 1920, il condamna fermement en 1920 dans deux articles célèbres le socialisme révolutionnaire et le despotisme bureaucratique d'état d'une classe parasitaire « infinitamente peggiore della borghesia ». Pour lui *L'Unità* « iniziatosi come una reazione alla degenerazione socialista » et devait par la suite s'identifier « col liberismo economico e col liberismo politico ». Professeur d'Histoire moderne aux Universités de Messine, Pise et Florence, il fut condamné à l'exil par le régime fasciste en 1925 et se réfugia aux États-Unis où il fut Professeur à l'Université de Harvard de 1930 à 1948. Il devint citoyen américain en 1940 et ne retourna en Italie qu'en 1949. L'Université d'Oxford lui décerna un doctorat *Honoris Causa* en 1955.

¹⁴ Né le 15 juin 1801 à Milan, mort le 6 février 1869 à Castagnola (Lugano), Carlo Cattaneo est l'un des héros du *Risorgimento*, et, plus précisément, pour reprendre une expression de Salvemini, de « l'altro Risorgimento ». Formé à l'Université de Pavie, inspiré par Locke, Constant, Althusius et Tocqueville, il fonda *Il Politecnico*, la première revue de sciences économiques, en 1839. En mai 1848 il prit la tête du « Conseil de guerre révolutionnaire », mais perdit très vite confiance dans la monarchie piémontaise. Comme fédéraliste, il se sépara de Giuseppe Mazzini dont le républicanisme unitaire était, selon lui, incompatible avec l'autonomie des traditions culturelles et politiques italiennes. Lorsqu'en août 1849 Milan fut réoccupé par l'Autriche, il s'exila à Lugano. En 1860, il rejoignit Garibaldi à Naples, mais s'en sépara, de nouveau à cause de ses convictions fédéralistes. Élu député, il refusa de prêter serment à la couronne. Positiviste, Cattaneo voulut promouvoir une évolution politique de l'Italie fondée sur le progrès scientifique et technique. À partir de 1835, il fut l'un des principaux artisans du développement de l'Italie du Nord (chemins de fer alpins, commerce, agriculture, finances).

À travers, entre autres, Cattaneo, Gobetti eut accès à la tradition libérale française des physiocrates¹⁵ et, en particulier, au théoricien de la politique industrielle qu'était Jean-Baptiste Say.¹⁶

- Gaetano Mosca, qu'il eut comme professeur, joua aussi un rôle essentiel dans sa formation avec sa théorie des élites. Nous y reviendrons plus bas.

Piero Gobetti était un jeune libéral qui se forma en grande partie lui-même par la lecture assidue de Locke, Kant, Smith, Montesquieu, Mill, et aussi de Taine, Spencer et Comte qu'il trouvait « a torto dimenticati ». Son livre de chevet était le *On Liberty* de John Stuart Mill, qu'il considérait comme « le bréviaire du citoyen moderne » et qu'il traduisit et publia dans sa collection (voir plus bas) avec une remarquable préface de Luigi Einaudi.

3. Le débat initial avec le marxisme et le socialisme

C'est parce que Gobetti se vécut d'emblée comme appartenant à la grande tradition libérale :

« la conception libérale de l'histoire se révèle être l'horizon de la civilisation moderne »¹⁷ ,

qu'il polémiqua d'emblée avec ses amis marxistes. Pendant tout le temps de sa brève existence, il lutta « contre les abstractions des programmes de socialisation », contre le socialisme d'état et le collectivisme, qui ne pouvaient, pour lui, qu'être des sources de misère, dans la mesure où elles mettent en crise le système productif.

Il dut constamment s'opposer à un anti-illuminisme idéologique *général*, à la fois de droite et de gauche, où Croce, avec son idéalisme spéculatif, devenait l'allié objectif de Gramsci avec sa violence prolétaire. Son problème était que la juste réaction à la « faillite du libéralisme » du *Risorgimento* pouvait engendrer, outre le fascisme, soit la révolution libérale, soit la révolution prolétarienne. Gobetti et Gramsci ont représenté de façon

¹⁵ Une autre filière est celle de Pietro Verri grand illuministe libéral milanais de la seconde moitié du XVIII^e siècle qui fut proche des physiocrates (cf. plus bas).

¹⁶ Cf. à ce sujet les travaux de Marco Enrico Luigi Guidi de l'Université de Pise. Sur Say, voir *supra* l'article de Philippe Steiner, p. xx-xx.

¹⁷ Polito [1993], p. 1746.

emblématique et géniale cette alternative majeure du XX^e siècle. Dans un tel contexte, le libéralisme redevenait un authentique défi :

« Qui voudra recueillir l'héritage du libéralisme devra méditer à nouveau le problème. »

La relève de ce défi sera sa *Rivoluzione liberale*.

Gobetti considérait le marxisme comme économiquement faux, mais retenait la lutte des classes comme *forme naturelle du conflit* dans les sociétés capitalistes, et cela ; précisément ; parce qu'un projet *non messianique* d'émancipation y devenait possible grâce au progrès techno-scientifique. Il s'agissait pour lui d'une question de forces historiques. Mais il *découpla* complètement, comme nous allons le voir, la lutte des classes et le prophétisme socialo-communisme et l'intégra sans contradiction aucune à un programme illuministe pour les élites.

4. Activités culturelles, politiques et éditoriales

Très jeune, Piero Gobetti se lança dans une série d'activités philosophiques, culturelles, politiques et éditoriales en arrivant à transformer constamment ses passions en actions avec une énergie ahurissante. La liste de ces activités est vraiment impressionnante.

1. Les revues

1. *Energie Nove* (je pense que le titre a été en partie inspiré de la *Vita Nova* de Dante qui était l'un de ses livres de chevet ; comme Dante, Gobetti était Gibelin, c'est-à-dire partisan d'un empire universel garant de la prospérité¹⁸). La publication démarra le 1^{er} novembre 1918 (Gobetti avait 17 ans 1/2 et était en première année de Faculté de Droit). Il l'arrêta le 12 février 1920 pour se « concentrer » sur son « œuvre ».

2. La *Rivoluzione Liberale* qu'il créa le 12 février 1922 et qui cessa de paraître le 11 novembre 1925 sur interdiction du gouvernement fasciste.

¹⁸ Dans le Panthéon des identifications juvéniles de Piero, Dante joue un rôle essentiel. Sa future femme Ada est « la mia Beatrice » et, dans un texte de 1921, il parle de « l'aurora di un più fecondo liberalismo ». « In lui si conchiude il Medioevo, ma è del pari implicito il nuovo mondo : si concreta il cattolicismo e s'annunzia l'aurora di un più fecondo liberalismo. [...] Sintesi del Medioevo, primo uomo moderno, Dante rappresenta per noi la disciplina e la serietà morale dello Stato. [...] Dante è la negazione della malattia delle letterature che ci ha tenuti oppressi e ancora ci opprime. » (Cité dans Cabella [1998], p. 28).

3. *Il Baretto* qu'il créa le 23 décembre 1924¹⁹. Il s'agissait d'un supplément libéral militant de la *Rivoluzione Liberale* consacré à la culture et à la littérature. La publication fut ouverte par le célèbre éditorial intitulé « *Illuminismo* » défendant l'idéalisme des Lumières. De façon émouvante, l'ombre du fondateur martyr plane sur les numéros successifs jusqu'à la cessation en 1928.

4. La collection de *Rivoluzione Liberale*.

5. Les *Critiques* d'art, de littérature, de peinture.

2. Les éditions

L'activité éditoriale de Piero Gobetti fut sidérante. Il fonda très vite sa propre maison d'édition avec son ami le peintre Felice Casorati (artiste important d'abord influencé par la décadence symboliste de la Sécession Viennoise, puis s'en détournant pour inventer, au-delà du cubisme et du futurisme, un géométrisme pictural « classique » métaphysique et ascétique²⁰) et l'éditeur Arnaldo Pittavino de Pignerol. La devise de la maison était « Τί μοι σὺν δούλοισιν », « che ho a che fare io con gli schiavi » (« qu'ai-je à faire, moi, avec les esclaves », « esclave » étant pris ici dans un sens rhétorique tout-à-fait inhabituel), reprise d'une lettre d'Alfieri du 28 mars 1801²¹ suggérée par Augusto Monti et dessinée par Casorati qui l'inscrivit, nous allons voir pourquoi, dans un sceau ovale.

Angelo Fabrizi a retracé l'histoire de cette curieuse devise²². Le 1^{er} janvier 1801, Alfieri fut élu à l'Académie des Sciences de Turin. Mais celle-ci était pro-française alors qu'Alfieri rejetait d'un bloc la Révolution et le Consul Bonaparte, attentatoires, selon lui, à l'idée illuministe de Liberté, et ne voulait par conséquent avoir plus aucun lien avec la France. Dans une lettre à Caluso

¹⁹ Voir plus bas § II.3.1. la note biographique sur Giuseppe Baretto.

²⁰ Né en 1883 à Novarra, mort en 1963 à Turin, Felice Casorati fut l'un des peintres italiens les plus importants du siècle. Il étudia à l'Académie de Naples et s'installa à Turin en 1918. Prix Carnegie de Pittsburg en 1937, Grand Prix de Paris en 1938, Prix à la Biennale de Venise en 1948, il défendit une conception architecturale et rationnelle de la peinture, revenant, à la Piero della Francesca, à des constructions hiératiques bidimensionnelles après les excès du dynamisme futuriste, puis évoluant ensuite vers une période « métaphysique » tridimensionnelle. Dans la présentation qu'il fit de son œuvre à la Biennale de Venise de 1924, Lionello Venturi en fait un héritier de Cézanne pour l'architecture et la solidité des corps et l'oppose à Kandinsky. À propos de ses formes hiératiques immobilisées dans une « solitude sacrée », il affirme : « Casorati ha concentrato nella forma la sua volontà, ch'è d'acciaio. »

²¹ Chap. IV, 29 de la *Vita*.

²² Fabrizi [2003].

du 28 mars, il explique qu'il refusa sa nomination et la renvoya sans y répondre car, dit-il,

« si j'avais voulu y répondre, je l'aurais fait en écrivant autour du sceau
laissé intact seulement ces quatre paroles (...) : « Τί μοι σὺν δούλοις » »

Le qualificatif d'« esclaves » concerne, chez Alfieri, *les révolutionnaires français*²³, la Révolution ayant multiplié « l'un tiranno in mille » et introduit le pire des esclavages.

Robert Paris a également commenté cette devise en insistant sur le fait qu'elle concerne le problème de la *servitude volontaire*, la pire tyrannie n'étant ni celle du conquérant ni celle du monarque mais celle où « le tyran tient son pouvoir du peuple »²⁴. La condamnation de la Révolution française par Alfieri se trouve ainsi reprise par son jeune admirateur Gobetti comme condamnation du fascisme :

« L'étrange victoire du fascisme ramène au premier plan, pour quelques penseurs dont Gobetti, l'énigme que pose l'articulation perverse unissant tyrannie et servitude, ou, en termes plus modernes, force et consentement. »²⁵

En trois ans, la collection publia 115 volumes (!)²⁶ dont je retiendrai en particulier :

- La traduction qu'il fit du *On Liberty* de John Stuart Mill (avec la préface de L. Einaudi évoquée plus haut).
- Les ouvrages politiques de Luigi Einaudi : *Le Lotte del Lavoro*.

²³ Cf. le *Misogallo* et les lettres de 1792-1803.

²⁴ Paris [2004], p. 68.

²⁵ Paris [2004], p. 67.

²⁶ Je remercie le *Centro Piero Gobetti* de m'avoir transmis la liste intégrale des publications de Piero.

- Ceux de Giovanni Amendola : *Una battaglia liberale. Discorsi politici (1919-1923)*.²⁷

- Des textes politiques comme *I problemi del giorno : il liberismo* d'Edoardo Giretti.

- Les écrits historiques de Gaetano Salvemini : *Dal patto di Londra alla pace di Roma*.

- Ceux de Francesco Ruffini : *Diritti di libertà*.

- Ceux de Francesco Nitti : *La tragedia dell'Europa. Che farà l'America ?*, puis *La pace*, puis *La libertà*.

- Celui de Giovanni Ansaldo, Angelo Crespi, Carlo Rosselli *et al.* : *Che cos'è l'Inghilterra ?*

- Des ouvrages de libéraux protestants comme Giuseppe Gangale : *Rivoluzione Protestante*.

- Des ouvrages de libéraux catholiques comme Luigi Sturzo²⁸ , fondateur du Partito Popolare Italiano : *Popolarismo e fascismo*, puis *La Libertà in Italia* et *Pensiero antifascista* ou Iginio Giordani : *Rivolta cattolica*.

- Un ouvrage de Guido Zadei sur *L'abate Lamennais et gli italiani del suo tempo*.

- Un ouvrage sur *Il fondamento della filosofia giuridica di G.G.F. Hegel* d'Alessandro Passerin d'Entrèves, préfacé par Gioele Solari, l'un des plus éminents professeurs de l'Université de Turin.

- Des ouvrages sur *Il pensiero di Carlo Cattaneo* de Bruno Brunello, *Vilfredo Pareto* d'Alberto Cappa et sur le libéralisme d'Edoardo Giretti.

²⁷ Né à Rome le 15 avril 1882, mort à Cannes le 12 avril 1926, Giovanni Amendola commença sa carrière en écrivant dans des revues comme le *Leonardo* de Papini et *La Voce* de Prezzolini. Professeur de philosophie à l'Université de Pise, antigiolittien, il était un représentant de la démocratie libérale qui s'opposait à tout extrémisme et défendait l'éthique en politique. National-libéral, il prit parti en faveur de la guerre en 1914 et défendit des positions pro-américaines contre la monarchie austro-hongroise. Après la guerre, il fut directeur du *Resto del Carlino*, correspondant du *Corriere della Sera* et du *New-York Herald*. Il devint le chef de l'opposition démo-libérale en 1924 après l'assassinat de Matteoti. Cela lui valut d'être agressé par les fascistes à Montecatini. Martyr de la liberté, il mourut dans une clinique de Cannes en 1926. Il était le père de Giorgio (1907-1980) qui fut l'un des leaders du PCI.

²⁸ Sur don Sturzo, cf. ci-après l'article de Dario Antiseri, p. xx-xx. [N. des coord.]

- Ses propres ouvrages (huit volumes !), entre autres sur *Felice Casorati – Pittore* (dont il fut le découvreur)²⁹, *La filosofia politica di Vittorio Alfieri*, l'un de ses héros auquel il consacra cette thèse de Laurea sous la direction de Gioele Solari (elle ouvre la collection)³⁰, *Matteotti*, la littérature russe : *Paradosso dello spirito russo* et deux recueils d'*Opera critica*, auxquels il faut ajouter le fameux ouvrage posthume édité par Santino Caramella en 1926, *Risorgimento senza eroi. Studi sul pensiero piemontese nel Risorgimento*.

- Des écrivains assez loin de ses idées comme le social-libéral trop « dialecticien » et « métaphysicien » Mario Missiroli³¹ dont il publia *Il colpo di Stato* ou Giuseppe Prezzolini (1882-1982), directeur de *La Voce* (1908-1916), qui, idéaliste, moderniste et bergsonien, fut un point de référence pour les intellectuels antipositivistes d'inspiration crocienne³². Piero en publia le *Io credo* et l'étude sur *Giovanni Papini*.³³

- Des romans comme l'*Italia barbara* d'un certain Kurt Eric Suckert aussi dit Curzio Malaparte.

- Des nouvelles comme *Amedeo et altri racconti* de Giacomo Debenedetti, qui deviendra l'un des plus importants essayiste italien du siècle.

²⁹ Il est toujours émouvant de revenir aux sources d'une légende. L'ouvrage est présenté ainsi : « Con questo volume ottimamente riuscito, che illustra l'opera di uno dei nostri artisti più singolari, la nostra casa comincia il suo programma di arte ». Suit une liste impressionnante de "primi giudizi" dans une quinzaine de journaux qui louent l'artiste et son éditeur pour un ouvrage « modello di buon gusto e di austera eleganza », « tecnicamente perfetto », présentant « un artista originalissimo », « il più significativo pittore d'oggi », « il più completo, il più organico ».

³⁰ Né à Asti dans le Piémont le 17 janvier 1749, formé à l'Académie de Turin, mort le 8 octobre 1803 à Florence où Canova sculpta son monument funéraire à Santa Croce, Vittorio Alfieri est le plus grand poète tragique italien du XVIIIème siècle. Il écrivit 22 tragédies et à partir de 1790 rédigea sa biographie sous le simple titre *Vita*. De 1777 à sa mort il entretenit des liens étroits avec l'épouse de Charles-Edouard Stuart, prétendant au trône d'Angleterre.

³¹ Mario Missiroli (Bologne 1886-Rome 1974) fut un journaliste très important, directeur successivement de *Il Resto del Carlino* (1918-1921), *Il Secolo di Milano* (1921-1923), *Il Messaggero* (1946) et *Il Corriere della Sera* (1952-1961). Modérément antifasciste, il fut accusé d'opportunisme.

³² Michel Ostenc a insisté sur le rôle essentiel que joua *La Voce* dans la formation de Piero. Le sens « protestant » de l'action politique comme ascétisme civique, austérité religieuse et morale sociale vient de la conception de la liberté « comme monde moral en acte » qu'il a trouvée chez Prezzolini. Revivifier la culture est indispensable car la culture exprime « la défaite civile et morale de la bourgeoisie » (Ostenc [1985], p. 141).

³³ Giovanni Papini (1881-1956) était un écrivain important, fondateur et directeur avec Giuseppe Prezzolini de la revue *Leonardo* de 1903 à 1907. Mystique et nationaliste, il fut le plus controversé des écrivains italiens de la première moitié du XXème siècle. Oscillant entre l'antinationalisme et le nationalisme militariste, entre l'athéisme et le catholicisme, futuriste avec Marinetti, militant enthousiaste tout en étant ultra, fasciste et antisémite, sa production fut énorme (80 ouvrages). Sa *Storia di Cristo* (1921) écrite afin de pourfendre le matérialisme fut un best-seller mondial.

- Des poésies, en particulier celles d'Eugenio Montale : *Ossi di seppia*. Montale deviendra le plus grand poète italien du XX^e siècle, prix Nobel. Il fut vraiment « découvert » par Gobetti.

- D'autres poètes comme Enrico Pea : *Rose de Sion* et Filippo Maria Pugliese : *Poesie*, et un ouvrage de Maria Marchesini sur Homère, une *Antologia di poeti catalani contemporanei, 1845-1925* de Cesare Giardini, un essai sur *Il teatro tedesco del Novecento* de Leonello Vincenti, ainsi qu'une *Antologia della lirica tedesca contemporanea* d'Elio Gianturco.

- Une traduction de Goethe : *Fiaba* par Emma Sola, une autre de Longfellow : *La divina tragedia* par Raffaello Cardamone.

- Et même la traduction du célèbre texte de Lorentz sur le Principe de Relativité !

En 1925, Piero Gobetti envisageait de créer une maison d'édition à Paris pour publier « des livres en français mais de portée européenne » et participer à son idéal d'États-Unis d'Europe. Dans ce dessein, il commença à voyager entre Turin et Paris. L'un de ses principaux liens y était Luigi Emery, correspondant à Paris du *Corriere della Sera*, les frères Vincenzo et Federico Nitti, Edoardo Giretti³⁴ et Giuseppe Prezzolini.

5. La légende

Ce qui a grandement contribué à la légende de Piero Gobetti est sa participation, si jeune, non seulement aux débats d'idées les plus importants, mais aussi aux principaux lieux de pouvoir symbolique de son époque. Donnons quelques exemples.

³⁴ Né en 1864 à Torre Pellice, Edoardo Giretti fut un industriel libéral radical s'opposant au nom de l'individualisme aux dirigismes et aux corporatismes. Ralph Raico le considère comme le Richard Cobden italien. C'est grâce à lui que la petite ville de Bricherasio près de Pignerol à l'Ouest de Turin devint le siège italien de la *Ligue antiprotectionniste*. Protestant très proche de l'Angleterre, admirateur illuministe de la science, croisé du libre échange, pacifiste et anticolonialiste, il condamnait (comme L. Einaudi) la "ploutocratie" des monopoles et défendait les entrepreneurs créateurs de PME. En 1901 il publia un ouvrage important *Per la libertà del pane* où, dans la lignée des physiocrates français, de Quesnay et de Turgot (voir le séminaire de Philippe Steiner à propos du débat sur le commerce des grains), il réfute la thèse que, même pour un secteur vital comme celui du pain, le protectionnisme fournit de meilleurs résultats que le libre échange. Il fut élu député en 1913. A la fois anticommuniste et antifasciste, il fut selon Gobetti l'un de ceux qui permirent la renaissance libérale italienne. Luigi Einaudi lui consacra un article important en 1941 dans la *Rivista di Storia Economica* (n° 6, 1).

1. Les milieux politiques

Nous avons déjà parlé plus haut des liens de Gobetti avec ses maîtres Luigi Einaudi et Gaetano Salvemini. Mais ce qui a le plus concouru à sa légende, ce sont ses relations avec Antonio Gramsci, de 10 ans son aîné³⁵. Ils se rencontrèrent à la sortie de la guerre, fin 1918, quand Gobetti n'avait que 17 ans ! Il s'agit d'un authentique exemple de « vies parallèles » : le libéral « hérétique » et le communiste « original » sont devenus en Italie, comme l'a noté Sergio Caprioglio dans *Perchè Gobetti ?*, un « binôme légendaire »³⁶. *Energie Nove*, la revue de Gobetti, débute le 1^{er} novembre 1918, *L'ordine Nuovo*, la revue fondée par Gramsci, Angelo Tasca, Umberto Terracini et Palmiro Togliatti, fer de lance des Soviets en Italie et tribune de l'occupation des usines, en particulier de la Fiat, est lancée quant à elle le 1^{er} mai 1919. Gobetti sera très sensible à l'aspect « héroïque » de la Révolution d'octobre. Mais ses rapports avec les communistes seront très tumultueux. Il polémiqua immédiatement, dès mai 1919 (au tout début donc d'*Ordine Nuovo*), avec Palmiro Togliatti, qui le traitait, dans un article au vitriol de mai 1919, de « parasita della cultura ». Initialement, Gramsci sera d'accord avec Togliatti, mais il se rapprochera ensuite de Gobetti et cherchera à l'attirer. Il lui proposera même, en 1921, la critique théâtrale d'*Ordine nuovo* ! Sous le pseudonyme de son héros Giuseppe Baretta, Piero y développera pendant quelques mois des interprétations d'Ibsen et de Shakespeare et des critiques qu'il réunira dans son ouvrage sur la littérature russe, *Paradosso dello spirito russo*. Mais Gobetti se sépare de Gramsci dès février 1922 avec le lancement de la *Rivoluzione liberale*, Gramsci partant pour sa part pour Moscou représenter le PCI dans l'Internationale.³⁷

³⁵ Né le 22 janvier 1891 à Ales (près de Cagliari en Sardaigne), Antonio Gramsci fit ses études à Cagliari et bénéficia d'une bourse lui permettant de poursuivre ses études à Turin. Dès 1915 il devint un membre actif du PSI puis, après le schisme du Congrès de Livourne de janvier 1921, du PCI. Il suivit de près la Révolution d'Octobre en 1917 et en 1919 fonda, avec Angelo Tasca, Umberto Terracini et Palmiro Togliatti, *L'Ordine Nuovo*. Militant politique particulièrement actif dans les milieux journalistiques et culturels, il devint membre du Comité central du PCI en 1921, délégué italien de l'Internationale à Moscou, de mai 1922 à novembre 1923, député en avril 1924, et, enfin, Secrétaire général du Parti. Arrêté le 8 novembre 1926 à Rome, il fut incarcéré (en particulier à Turi près de Bari, de 1928 à 1933) et mourut en prison, après de longues années de maladie, d'une hémorragie cérébrale, le 27 avril 1937.

³⁶ Caprioglio [1993].

³⁷ Il existe des témoignages d'un des amis intimes de Piero Andrea Viglono, également ami d'Antonio Gramsci, qui suivit au départ ce dernier avant de s'en séparer pour adhérer, en 1923, à *Rivoluzione Liberale*.

2. *Les milieux culturels*

Il faut également insister sur l'importance des relations de Gobetti avec l'ensemble des milieux culturels de l'époque. En peinture, avec son grand ami Felice Casorati, auteur du portrait que l'on voit partout, en poésie avec Eugenio Montale, etc. (cf. plus haut).

3. *Le crime de Mussolini*

Évidemment, l'aura de Piero Gobetti fut renforcée par son conflit frontal avec Mussolini qui en fit un martyr. Après l'assassinat, en 1924, du député Giacomo Matteotti, secrétaire général du Partito Socialista Unificato³⁸, Gobetti fit immédiatement le procès du nouveau régime. Il y consacra un ouvrage la même année et utilisa son réseau des *Amici della Rivoluzione liberale* pour demander, purement et simplement, la démission du *Duce*. Le 1^{er} juillet 1924, Mussolini adressa au Préfet (Questeur) de Turin le télégramme personnel que nous avons déjà évoqué en introduction :

« Prière de m'informer et de veiller à rendre à nouveau la vie difficile à cet opposant insignifiant au gouvernement et au fascisme. »

Le 2 septembre 1924, Gobetti attaqua violemment le régime. Le 5 septembre, il fut sauvagement agressé à son tour par des sicaires et en garda de mortelles séquelles. Le 2 décembre, il constitua le réseau des *Amici della Rivoluzione liberale* dans treize grandes villes et, le 23 décembre, lança *Il Baretto*. Après le coup d'État du 3 janvier 1925, qui conduisit à la dissolution des partis et des syndicats et à l'établissement de tribunaux d'exception, la *Rivoluzione liberale* fut plusieurs fois séquestrée pour diffamation envers la couronne et le régime. Le 16 novembre 1925, elle fut interdite par le Préfet et toute activité éditoriale fut interdite à Gobetti. En décembre 1925, Piero s'exila à Paris et habita dans un petit hôtel insalubre sis au 31 rue des Écoles (actuellement l'hôtel Sully Saint Germain). Son fils naquit le 28 décembre à Turin, où sa femme Ada Prospero était restée en attendant qu'il s'installât à Paris. Le 6 février, il commença à beaucoup souffrir des suites de son agression

³⁸ Né à Rovigo en 1885, Giacomo Matteotti était l'un des adversaires les plus décidés du gouvernement de Mussolini, qu'il attaqua en particulier au Parlement de façon extrêmement violente, le 30 mai 1924, dans un discours dénonçant les violences et les fraudes ayant permis aux fascistes de gagner les élections du 6 avril. Il fut agressé par une bande de sicaires le 10 juin en sortant de son habitation romaine via Pisanelli 40, assassiné à l'angle de la via Pasquale Stanislao Mancini et enterré dans la campagne romaine. La découverte de son cadavre, le 16 août, déclencha une crise terrible que Mussolini eut du mal à maîtriser. Les assassins survivants furent enfin jugés en 1947 et condamnés à 30 ans de réclusion criminelle.

et fut transporté par ses amis dans un hôtel plus confortable, rue de Vaugirard, près du Sénat. Le 11 février 1926, il tomba gravement malade et, le 13, il fut transporté d'urgence dans une clinique de la rue Piccini près du Bois de Boulogne³⁹, où il retrouva Giovanni Amendola, lui aussi victime d'une attaque fasciste⁴⁰, et où il mourut dans la nuit (vers minuit) du 15 au 16 février 1926.

Luigi Emery envoya un télégramme à Ada : « Piero gravissimo. Venite subito. Emery » et, avec ses amis libéraux et socialistes, Francesco Nitti, ancien président du Conseil, exilé lui aussi⁴¹, ainsi que Giuseppe Prezzolini, le fit enterrer au Père Lachaise, près du Mur des Fédérés. Francesco Nitti l'avait accueilli chaleureusement à Paris et avait pris contact avec le professeur d'économie Gaston Jèze⁴² pour mettre en place une nouvelle revue, française cette fois, que Gobetti aurait pu diriger. Il fit publier par *Le Quotidien* le télégramme de Mussolini⁴³. Nitti avait été critiqué par Gobetti qui le considérait, certes, comme le meilleur des réformistes possibles, mais réformiste quand même. Mais, ensuite, Nitti considéra Piero comme son fils. Dans une lettre du 24 février 1926 au ministre des Affaires Étrangères belge Émile Vandervelde, il témoigne que Piero

³⁹ Située près de la porte Maillot, la rue Piccini relie l'Avenue Foch et l'Avenue Malakoff.

⁴⁰ Rappelons (cf. plus haut) que Giuseppe Amendola mourut lui aussi de ses blessures.

⁴¹ Francesco Nitti, né en 1886 et mort en 1953, fut un grand Européen et un grand résistant. Économiste, politique, spécialiste du *Mezzogiorno*, ce grand libéral franc-maçon pensait que l'industrialisation en était impérative. Il défendit l'unité de la démocratie libérale, de l'industrialisation et de la justice sociale et s'opposa à la bourgeoisie populiste du Sud. Professeur d'économie à l'Université de Naples, il fit une remarquable carrière politique : député en 1904, ministre de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce de 1911 à 1914, ministre des Finances de 1917 à 1919, puis Président du Conseil en 1919-1920. Opposant au fascisme – qu'il appelait joliment, par antithèse à l'« ordre spontané » libéral, un « désordre cristallisé » –, il fut persécuté, sa famille fut menacée de mort, sa maison romaine saccagée, ses amis surveillés par la police secrète. Il fut même lâché par son éditeur et c'est ainsi qu'il s'adressa à Gobetti qui, en deux ans, publia trois de ses ouvrages et deux de son fils Vincenzo. Condamné au « confino », il s'enfuit et s'exila à Paris après l'assassinat de Matteotti avec Carlo Rosselli (il fut d'ailleurs le seul Président du Conseil italien exilé), il y demeura une vingtaine d'année et y rédigea une somme sur la démocratie. Il fut plus tard (1943) arrêté, déporté et persécuté par les nazis. Après son retour en Italie il sera sénateur de 1948 jusqu'à sa mort en 1953. Ferme adversaire du communisme, atterré par le suicide de l'Europe lors de la Première Guerre mondiale, il anticipa une seconde guerre mondiale issue de l'humiliation des vaincus et, bien avant Monnet, De Gasperi et Schumann, projeta une Communauté européenne qui rétablirait les échanges et les solidarités d'intérêts économiques imposant les solidarités politiques. Il fut proposé pour le Prix Nobel de la Paix. On ne dispose pas de ses archives, car il demanda à son fils Federico de les détruire, ce que ce dernier fit en les brûlant dans l'incinérateur de l'Institut Pasteur. L'Institut culturel italien de Paris lui a consacré un colloque le 8 octobre 2003.

⁴² Gaston Jèze (Toulouse 1869 – Deauville 1953) fut l'un des plus grands professeurs de droit public français, spécialiste des problèmes financiers. Ses *Principes généraux du droit administratif* (Dalloz) constituent toujours une référence en tant qu'œuvre fondatrice du droit public, définissant le statut des services et des agents publics. Il accepta d'être le conseiller du Négus Hailé Selassié, chassé d'Addis-Abeba par les troupes de Mussolini. Cela lui valut d'être, le 5 mars 1936, la cible d'une manifestation d'extrême-droite (à laquelle participait un certain François Mitterand).

⁴³ Voir CPG [1985], *Piero Gobetti e la Francia*, p. 190-195.

« était l'écrivain italien de plus grande intelligence de la nouvelle génération. »⁴⁴

Son témoignage est émouvant :

« Gobetti e uno dei più grandi italiani che avrebbe, se la morte non lo avesse troncato ancor nella prima giovinezza, lasciato di sé traccia profonda. [...] Io potrò ricordare la vita eroica e dolorosa di Gobetti come tra le più pure e migliori di un tristissimo periodo. »⁴⁵

4. Gobetti et Paris

Ce n'est pas un hasard si Gobetti s'exila à Paris. D'abord, Paris était à cette époque l'un des principaux lieux de refuge des antifascistes italiens, en particulier piémontais,

« qui choisirent la France comme terre d'exil pour des raisons d'affinités anciennes, de dépendance culturelle durable et de relations économiques traditionnelles ». ⁴⁶

Ensuite, Paris avait un intérêt stratégique vital pour l'action politico-culturelle européenne que visait Gobetti. Il y rencontra Paul Painlevé, animateur du Cartel des gauches⁴⁷, Benjamin Crémieux (spécialiste des lettres italiennes qui en présenta et commenta longuement les meilleurs éléments dans la NRF des années 20), qui recensa ses œuvres dans le journal *Europe nouvelle*, Édouard Berth qui lui demanda de présenter son ouvrage *Guerre des États ou guerre des classes* dans *Rivoluzione Liberale*. Il rencontra également l'écrivain belge et musicien Léon Kochnitsky, ancien secrétaire de D'Annunzio à Fiume⁴⁸, lié à la NRF et grand admirateur de sa revue.⁴⁹

⁴⁴ Cité dans Padulo [1985], p. 190.

⁴⁵ Ibidem, p. 194.

⁴⁶ Perona [1985], p. 111.

⁴⁷ Paul Painlevé (5 décembre 1863-29 octobre 1933) était un très grand mathématicien. Il fut Président du Conseil du 17 avril au 22 novembre 1925.

⁴⁸ Située entre l'Italie et la Yougoslavie, la région de Fiume fut prise le 12 septembre 1919 par des militaires déserteurs commandés par Gabrielle d'Annunzio et resta entre leurs mains jusqu'à la fin de 1920. Dans une éphémère et folle entreprise préfigurant le fascisme, cette « città di vita » devint un lieu de convergence pour des poètes, des écrivains, des artistes, des libertins et des rebelles nihilistes en mal de contre-culture, de renversement des valeurs, de transgressions en tout genre et d'orgies héroïques suicidaires.

⁴⁹ Voir Perona [1985].

Enfin, comme y a insisté Ersilia Alessandrone Perona, pour Gobetti, la République française était un modèle de passage au capitalisme à travers une « Réforme » *non* protestante, ce qui le confirmait dans sa généralisation de Weber à l'idée de capitalisme libéral universel (cf. plus bas).

« La France a parfaitement réussi l'expérience de la Réforme sans calvinisme ». ⁵⁰

Selon lui, le régime républicain français était solide, en quelque sorte « cattanéen » (le *Risorgimento* réussi !), laïque, libéral, parlementaire, sans « aventures » ni politiques ni financières, avec une classe dirigeante politiquement raffinée ayant réussi à faire passer une petite bourgeoisie économiquement arriérée de la petite propriété agraire à la « grande démocratie moderne » du capitalisme. Pour Gobetti, la France exemplifie (de façon, il faut le dire, un peu trop optimiste ⁵¹) sa thèse que les révolutions peuvent et doivent être au service du capitalisme. D'un côté, l'économie libérale s'impose, d'un autre côté le peuple y adhère car

« d'instinct, les hommes acceptent l'enfer de la civilisation moderne, à condition de conquérir par ce pacte leur dignité et leur souveraineté. » ⁵²

Fidèle à sa logique, Gobetti admirait la France de la III^e République non pour les grands principes mais pour sa charte constitutionnelle et son processus de constitution de nouvelles élites à travers une lutte de personnes, de groupes et d'idées. La Constitution de 1875 permettait, selon lui, d'allier le cadre politique libéral-conservateur avec l'autonomie de la société civile, ce qui permettait de remplacer les notables par des élites démocratiques ⁵³ . Mais il reconnaissait que la guerre avait mis en faillite le processus en conduisant les couches moyennes spoliées à s'aliéner dans la soumission à un État centralisé :

« L'hyperpuissance du pouvoir central réduit les classes moyennes à des fonctions parasitaires ; elle les rend bureaucratiques et esclaves. » ⁵⁴

⁵⁰ "La Francia Republicana", *Rivoluzione liberale*, III, 21, 20 mai 1924.

⁵¹ La thèse de Gobetti est fautive pour la Convention et la Terreur, la Restauration et la Terreur blanche, la Révolution de 1789, le début du Second Empire ou la Commune, mais elle est assez exacte pour les réformes de Necker et Turgot, la Constituante, la Monarchie de Juillet, le second Empire libéral d'après 1860 ou le début de la III^e République (Constitution de 1875).

⁵² Cité par Perona [1985], p. 124.

⁵³ On sait que le disciple de Benjamin Constant, Édouard Laboulaye (1811-1883), dont le modèle était les États-Unis (il fut à l'origine de l'Union Franco-Américaine et de la statue de la Liberté d'Eiffel-Bartholdi), joua un grand rôle dans l'élaboration de la Constitution de 1875 (cf. *supra*, p. xx-xx).

⁵⁴ "L'Italia nell'Europa conservatrice", *Rivoluzione Liberale*, IV, 32, 13 septembre 1925.

5. *La vie sentimentale*

Même la vie sentimentale de Piero Gobetti est devenue légendaire. Il faut dire que son amour-passion, à partir de 1918, pour son épouse Ada Prospero, fut exceptionnel et très émouvant. Publié sous le titre *Nella tua breve esistenza* – phrase du *Journal* d’Ada le 16 février 1926, jour de la mort de Piero – elle a donné lieu à une belle adaptation de Luca Ronconi par le Teatro Stabile de Turin en février 1996, pour l’hommage du soixante-dixième anniversaire de la disparition du héros, dans le cadre de la présidence italienne de l’Union européenne.

6. *L’actualité de la pensée gobettienne*

En Italie, la pensée forte et originale de Gobetti est toujours restée actuelle, « pérenne » pour reprendre le beau terme de Norberto Bobbio, parfois aussi mythifiée. Après l’effondrement du communisme, elle est même redevenue centrale comme alternative crédible. La réédition de la *Rivoluzione liberale* en 1995 fut un événement majeur. Paolo Flores d’Arcais, qui en a écrit la préface, a pu parler du « prophétisme » de Gobetti dans *Gobetti, liberale del futuro*. On ne compte plus les colloques, tables rondes, manifestations impliquant les plus éminentes personnalités académiques, culturelles et politiques (Présidence de la République, Sénat, etc.) consacrées à ce jeune météore devenu une référence, comme s’il avait dominé une ou plusieurs générations au même titre qu’un Gramsci, un Einaudi ou un Croce.⁵⁵

Il existe un énorme dossier de presse sur le « ritorno a Gobetti » auquel a donné lieu la réédition. Citons, parmi tant d’autres, Bruno Quaranta, « Il ritorno di Gobetti », *La Stampa*, 20-5-1995, *L’Unità*, 2-6-1995, Marcello Veneziani, « Falce e mercato, la sinistra liberale », *La Repubblica*, 4-6-1995, Enzo Mauro *Corriere della Sera* 1995, Carlo Dionisotti, *La Stampa*, 14-2-1996, *Corriere della Sera*, 6-6-1996. Nombreux sont les commentateurs qui insistent sur l’oxymoron que représente l’accouplement des termes de Révolution et de Libéralisme. Et effectivement, les évaluations vont de la récupération néo-communiste de Gobetti à la dénonciation de cette récupération, par exemple par Domenico Settembrini, professeur d’Histoire politique à l’Université de Pise. Antimo Negri (*La Stampa*, 28-6-1995) s’est en particulier élevé contre l’instrumentalisation de Gobetti par la gauche italienne de *Micromega*, la revue

⁵⁵ On nous permettra de citer le Colloque tenu le 23 février 1996 à l’Institut culturel Italien de Paris auquel nous avons eu le plaisir de participer.

de Flores d'Arcais. Mais il estime que cette récupération est la conséquence d'un éclectisme de la pensée du jeune Gobetti, soumis à trop d'influences contradictoires. Nous partageons cette critique d'une interprétation social-libérale de Gobetti, mais non pas l'hypothèse d'un quelconque éclectisme. Comme nous le verrons plus bas, la pensée de Gobetti n'est ni éclectique, ni syncrétique, mais originale et cohérente et, si Piero avait vécu, elle serait sans aucun doute devenue une pensée de référence. Ainsi que l'a souligné Vincenzo Ferrari⁵⁶,

« Si nous lisons Gobetti attentivement [...], nous rencontrons une personne extraordinairement plus lucide, rationnelle et rigoureuse que les jeunes de son âge. [...] Fondamentalement, la pensée de Gobetti est d'une surprenante maturité rationnelle. »

L'internationalisation de cette pensée passe par les traductions. La traduction française de Marilène Raiola (Dir. Allia, 1999) a été présentée à Paris par Giovanni Spadolini lui-même lors d'une séance exceptionnelle au Sénat ; la traduction anglaise de William McCuaig, préfacée par Nadia Urbinati, a été publiée à la Yale University Press en 2000.

En France, c'est surtout à Robert Paris que l'on doit, à partir de 1964, une réflexion sur Gobetti⁵⁷. Ensuite, Michel Ostenc et Monique Lemaire lui ont consacré des travaux⁵⁸. Michel Cessac a, quant à lui, fait une analyse sémiotique, énonciative et stylistique du texte de Gobetti.⁵⁹

7. *Le Centro Piero Gobetti*

Le *Centro Piero Gobetti*, situé à Turin, 6, via Fabro, dans la maison qu'occupait Gobetti après son mariage, a maintenu sa mémoire jusqu'à aujourd'hui grâce à la famille, à des disciples et au soutien indéfectible de son Président Norberto Bobbio, le plus important social-libéral italien de l'après-guerre.

Fondé par Ada Gobetti en 1961, il est dirigé par Carla et Paolo Gobetti (son fils et sa belle-fille), animé par Pietro Polito et comprend des personnalités

⁵⁶ Ferrari [1996].

⁵⁷ Voir Paris [1968].

⁵⁸ Voir Ostenc [1983] et Lemaire [1978].

⁵⁹ Voir Cessac [2004], [2005].

comme Norberto Bobbio, Felice Casorati, Eugenio Montale, Franco Venturi ou Alberto Cabella (ancien vice-directeur du Centre Culturel Italien de Paris).

Sa bibliothèque de plus de 50 000 ouvrages possède le fonds précieux d u *Partito d'Azione* (5 500 documents) et regroupe plusieurs autres fonds d'archives. Sa bibliothèque est une référence, d'autant plus que Norberto Bobbio lui a légué la sienne propre (27 000 volumes et 8 000 documents). Il organise de nombreuses conférences, séminaires, expositions et autres activités culturelles et entretient depuis sa fondation des liens étroits avec les plus hautes personnalités politiques comme le Président de la République, Sandro Pertini, et le Président du Conseil Giovanni Spadolini (que nous avons déjà évoqué dans notre introduction).⁶⁰

II. LE CONTEXTE ET L'HISTOIRE DES IDÉES

1. L'équation fondamentale du libéralisme gobettien

Ces premières indications sur la trajectoire météorique de Piero Gobetti montrent qu'il était, de par sa pensée, son engagement politique et son investissement éditorial, un illuministe européen défenseur du libéralisme. Pour lui, le libéralisme était une composante de l'illuminisme humaniste européen et surtout un principe *métapolitique*. Sa défense du capitalisme et d'industriels comme Giovanni Agnelli ou Henry Ford allait de pair, d'un côté, avec son extraordinaire confiance dans l'intelligence humaine et le progrès technoscientifique et, d'un autre côté, avec son héroïsme moral et politique assez calviniste.

En ce sens, il était radicalement opposé à l'idéalisme hégélien et à ses réinterprétations matérialistes ayant débouché sur le communisme. Héritier des Idéologues français, de Condorcet, de Turgot, de Jean-Baptiste Say, de Frédéric Bastiat et de Benjamin Constant, il croyait à une *civilisation industrielle de la production* et aux démocraties anglo-saxonnes du travail fondées sur la « religion » de l'autonomie, de l'initiative individuelle, de la responsabilité personnelle et de la propriété. Comme le rappelle Alberto Cabella, son modèle était la Fiat,

⁶⁰ Voir le site www.erasmo.it/centrogobetti/home.html.

« l'une des rares entreprises anglo-saxonnes, modernes et capitalistes qu'il y a en Italie. »⁶¹

Le libéralisme comme mode *métapolitique* de fonctionnement ne se réduisait donc pas à la doctrine du libre-échange commercial qu'il appelait d'ailleurs « liberismo ». La civilisation industrielle de la production allait, pour lui, bien au-delà du commerce.

Bref, Gobetti était un weberien italien, ce qui est déjà en soi assez exceptionnel. Mais en fait, il était *plus que weberien*. On ne peut comprendre sa position que si l'on comprend ce que j'appelle son *équation fondamentale*, qui justifia son appariement si caractéristique, et pour nous si étrange, des termes de « libéralisme » et de « révolution » :

« l'esprit de la démocratie protestante s'identifie à la morale libérale du capitalisme et à la passion libertaire des masses. »⁶²

La première équivalence « esprit de la démocratie protestante » [?] « morale libérale du capitalisme » est l'équation de Weber. Mais Gobetti y ajouta l'autre équivalence avec la « passion des masses pour la liberté » et c'est au sujet de cette ligne de crête critique, où la liberté balance entre les adjectifs « liberistica » et « libertaria », que de nombreux contresens ont émergé. Par exemple, comme nous le verrons en détail plus bas, Gobetti critiquait vivement une certaine bourgeoisie. Mais sa critique était à l'opposé de la critique marxiste : si la bourgeoisie italienne est « mauvaise » *c'est parce qu'elle n'est pas assez weberienne*, autrement dit pas assez capitaliste ! De même, il critiquera les utopies socialisantes. Mais, d'un autre côté, il fera souvent appel au concept politique de libération et d'émancipation.

Car, radicalement libéral, Gobetti était, contrairement à nombre de libéraux trop étroitement « économistes », fortement préoccupé de justice sociale. Ce point a été très bien résumé par Pietro Polito dans son analyse de la *La Rivoluzione liberale*⁶³ où il montre que Gobetti défend certes la conception d'un état libéral radicalement laïque

« limité dans ses pouvoirs et s'arrêtant face aux droits inaliénables de l'individu, y compris le droit de propriété »,

⁶¹ Cabella [1998], p. 183.

⁶² Dans « Il nostro protestantesimo », repris dans Cabella [1998].

⁶³ Polito [1993].

d'une économie libérale anticollectiviste fondée sur l'initiative individuelle, mais que, pour lui, l'initiative entrepreneuriale doit pouvoir venir de toutes les classes sociales. Sa morale libérale fondée sur l'éducation à la responsabilité et à l'autonomie appelle un État qui garantisse non seulement la liberté individuelle, mais aussi la libre compétition *des sujets collectifs* :

« Pour empêcher que l'état libéral ne se transforme en son contraire, il faut favoriser l'initiative populaire à travers la libre compétition entre groupes, associations, mouvements et partis. »

Nous verrons que cette *concurrence des groupes* est centrale dans la philosophie politique de Gobetti et lui fournit la possibilité paradoxale d'intégrer la lutte des classes dans la logique historique du capitalisme !

Dans ce que Gobetti appelait « la civiltà liberale », la liberté ne se divisait donc pas et concernait aussi bien l'économique que le politique, le social et le culturel. C'est pourquoi il estimait que le libéralisme ne peut historiquement s'imposer que s'il implique les peuples et s'inscrit dans une passion démocratique des masses pour la liberté⁶⁴ . Il s'inspirait d'ailleurs, sur ce point, de Jacob Burckhardt, l'historien suisse auteur de *La Civilisation de la Renaissance en Italie* (1860) et l'inventeur du terme de « *Rinascimento* ».⁶⁵

Il faut souligner un aspect essentiel de l'« équation fondamentale » gobettienne. Chez Gobetti, la liberté comme *autonomie* est le principe premier, mais il implique l'égalité à travers une déduction qui rappelle étonnamment la déduction transcendantale de l'impératif catégorique chez Kant. Ainsi que le note Vincenzo Ferrari⁶⁶ ,

« La seule manière sensée d'établir une ligne de démarcation entre deux sujets qui désirent tous deux étendre leur liberté est de [...] les traiter de façon égale. »

Gobetti est catégorique sur ce point dans son évaluation anticommuniste de la condition ouvrière :

« Le problème du mouvement ouvrier est un problème de liberté et non pas d'égalité sociale. »

⁶⁴ C'était déjà le problème de Sismondi comme Alain Laurent l'a montré dans son exposé du séminaire consacré à Benjamin Constant et l'École de Coppet.

⁶⁵ Né en 1818 et mort en 1897, Jacob Burckhardt était un spécialiste de l'histoire de la Grèce, introducteur de la fameuse thèse sur l'« irrationalisme » grec. Il fut l'un des maîtres de Nietzsche.

⁶⁶ Ferrari [1996].

Comme l'a souligné Norberto Bobbio, Gobetti a toujours critiqué

« toute forme de démocratism abstrait qui place l'égalité au-dessus de tout. »⁶⁷

C'est que, pour lui, l'autonomie était la catégorie première dans une civilisation de l'activité fondée sur l'initiative économique, ce qui explique son aversion pour l'aliénation dans l'hétéronomie d'un État assistanciel.

2. Libéralisme, anti-fascisme et socialisme

Nous verrons plus bas quelle est l'opération théorique originale qui a permis à Gobetti de penser ensemble le capitalisme et les aspirations émancipatrices des sujets. Mais il est certain que sa conception « révolutionnaire » et sa participation active à un front commun de résistance anti-fasciste avec des amis communistes comme Gramsci ont conduit la plupart de ses disciples et/ou commentateurs à considérablement *biais*er le sens de sa théorie en la décalant du côté d'un *libéral-socialisme*. Cela est en particulier extrêmement net dans la façon dont des mouvements militants comme *Giustizia e Libertà* et le *Partito d'Azione* se sont réclamés de lui. C'est d'ailleurs pourquoi nombre de libéraux italiens contemporains considèrent qu'il n'était pas un libéral.

Giustizia e Libertà est un mouvement fondé par les frères Nello e Carlo Rosselli (socialistes), Emilio Lussu (républicain), Alberto Tarchiani (libéral) – Carlo Rosselli ayant collaboré à la *Rivoluzione Liberale* en 1924. Le *Partito d'Azione* qui en prit la suite se réclama aussi de Gobetti officiellement.

Les frères Rosselli appartenaient à une grande famille de la culture italienne. Giuseppe Mazzini mourut chez leurs aïeux et leur mère, Amelia Pincherle, était parente d'Alberto Pincherle, alias Moravia. Né le 16 novembre 1899 à Rome, Carlo se rapprocha très jeune (1920) de Claudio Treves, Filippo Turati⁶⁸ et Gaetano Salvemini. Il soutint Turati lorsqu'il fut exclu du PSI en 1921 avec Treves et Matteoti. En 1922, il rencontra Gobetti, et il se rapprocha de Gaetano Mosca en 1923. Après l'assassinat de Matteoti en 1924, il s'inscrivit au PSU. Arrêté en 1927 et déporté au « confino » de l'île Lipari,

⁶⁷ Préface à Pianciola [2001], p. 9.

⁶⁸ Né en 1857, Filippo Turati était, à l'époque, l'un des patriarches du Parti socialiste italien. Il avait fondé la Ligue socialiste milanaise en 1889, s'était opposé à l'entrée en guerre de l'Italie en 1915, avait été expulsé du PSI après la naissance du PCI en 1921 et avait fondé alors le Parti Socialiste Unitaire en 1922. Leader du socialisme réformiste en Italie, il mourut à Paris en 1932.

Carlo arriva à s'enfuir pour Paris le 27 juillet 1929 avec Francesco Nitti et Emilio Lussu. Leur exfiltration avait été organisée par Alberto Tarchiani, ex-rédacteur en chef du *Corriere della Sera*, déjà exilé à Paris. Carlo Rosselli, Riccardo Bauer, Sandro Pertini et Ferruccio Parri avaient eux-mêmes déjà réussi à faire s'enfuir en 1926 Turati, Treves et Giuseppe Saragat, futur Président de la République (en 1964). C'est dans ce contexte parisien d'exilés italiens liés au Parti socialiste français, au Parti républicain et au Parti des droits de l'homme que *Giustizia e Libertà* fut fondé, en novembre 1929, comme un front d'action antifasciste, fédéraliste, européen et supranational *commun* aux républicains, aux socialistes et aux démocrates combattant pour la liberté, la république et la justice sociale. Gaetano Salvemini y joua un rôle pivot et en rédigea les statuts. De très nombreux jeunes intellectuels s'y engagèrent en plus de ceux que nous avons déjà nommés : Ernesto Rossi, Mario Dal Pra, Leone Ginsburg, Norberto Bobbio, Carlo Levi, le fils Nitti.

Carlo Rosselli était un socialiste « hérétique » qui, avec son « socialismo liberale », défendait la thèse que la social-démocratie pouvait prendre la forme d'un renouveau du libéralisme. Comme l'a noté Valdo Spini⁶⁹, ses principes reposaient sur l'éthique d'un socialisme des valeurs, le rôle du facteur institutionnel pour le déploiement de la liberté, l'économie de marché et les services publics. Il s'inspirait au départ directement de Gobetti en visant à son tour « la révolution libérale du socialisme » et ses liens avec le PCI étaient très ambivalents, une critique radicale du régime soviétique y composant avec l'adhésion au renversement révolutionnaire du régime tsariste. Togliatti voulut se débarrasser de Rosselli, comme il l'avait fait avec Gobetti, en usant d'insultes et d'accusations diffamatoires. Pourtant, le rôle de plus en plus essentiel que joua la Résistance dans le mouvement « gielliste » rapprocha ce dernier du PCI à partir de 1934 et éloigna Rosselli de Salvemini et Tarchiani. Carlo s'engagea dans le front populaire lors de la guerre d'Espagne sur le front d'Aragone : « Aujourd'hui en Espagne, demain en Italie ». Mais il fut assassiné avec son frère le 9 juin 1937 à Bagnoles-de-l'Orne par des sicaires de

⁶⁹ Spini [1999].

Mussolini⁷⁰ . Le mouvement durera jusqu'en 1940 et les « giellisti » constituèrent une véritable aristocratie de la lutte politique illuministe, laïque, républicaine et réformiste.

Le Partito d'Azione fut fondé en 1942 (après la dissolution de *Giustizia e Libertà* en 1940) par Ferruccio Parri, Ugo La Malfa, Emilio Lussu et Riccardo Lombardi. Il reprit le nom du parti franc-maçon fondé en 1853 par Giuseppe Mazzini et regroupait des socialistes libéraux, des républicains, des communistes, des protestants, des catholiques visant à instaurer, contre le fascisme, un socialisme libéral républicain. Ferruccio Parri le fit entrer dans la Résistance, ce qui lui permit de participer aux gouvernements de 1944 et 1946. Malgré sa composante communiste, il représentait plutôt la Résistance non communiste qui s'était engagée du côté des Alliés et voulait réussir la régénérescence nationale visée, mais ratée, par le *Risorgimento*. Toutefois, l'échec après la guerre des mouvements impliqués dans la Résistance et la victoire du réalisme politique des grandes puissances, qui conduira à l'équilibre de la Guerre froide, balayèrent le mouvement aux élections de 1946, après la chute du gouvernement Parri. Le Parti se divisa entre une social-démocratie réformiste (Ugo La Malfa) et un communisme hégémonique inféodé à l'Union Soviétique (Emilio Lussu).

Ces deux mouvements reprennent à Gobetti son interprétation du *Risorgimento*, ses thèses sur l'absence de Réforme en Italie et sur le fascisme comme « autobiographie » de la nation italienne (le fascisme n'a été possible que parce que l'Italie « romaine » était demeurée, contrairement à l'Italie du Nord, *pré-capitaliste*, cf. plus bas la section III.5.4.), sa critique de la « mauvaise » bourgeoisie non libérale, clientéliste, « corsaire » et avide d'un État assistanciel qu'elle exploite. Mais l'interprétation de ces thèses dans une perspective socialisante occulte le fait qu'extrêmement vite (dès *Energie Nove*, en juillet 1921), et avec une lucidité quasi prophétique due à sa connaissance

⁷⁰ A l'origine de l'exécution des frères Rosselli se trouvent des membres du CSAR (Comité Secret d'Action Révolutionnaire) du polytechnicien Eugène Deloncle, créateur de la Cagoule financée par Eugène Schueller, fondateur de L'Oréal. Il s'agit, entre autres, de Jacques Fauran, Jean-Marie Bouvyer, Robert Puiреux, Ferdinand Jakubiez et Jean Filliol. La vérité force à dire que la famille Mitterrand était proche de ce milieu : François Mitterrand fut parrainé dans l'ordre de la Francisque par un dirigeant du CSAR (Gabriel Jeantet) et devint, en 1945, PDG des Editions du Rond-Point de L'Oréal ; son frère Jacques épousa une nièce d'Eugène Deloncle, et sa sœur Marie, marquise de Corlieu, fut une proche de Bouvyer, dont la mère, Antoinette Bouvyer, sera la marraine de son fils Jean-Christophe. (Pour plus d'informations, voir le site <http://s.huet.free.fr/kairos/phileo/cagoul.htm>).

approfondie des théories libérales, Gobetti diagnostiqua la nécessaire faillite de la révolution soviétique :

« L'expérience marxiste en Russie est un échec certain ; les vieilles objections de l'économie libérale contre tous les fauteurs d'étatisations sont plus solides que jamais. »⁷¹

Le libéral italien Vincenzo Ferrari a bien remis les choses en place⁷² . Évidemment, et heureusement, Gobetti avait des « ardeurs juvéniles » et des « positions romantiques », mais il n'empêche que, selon Ferrari,

« Gobetti est un libéral dans tous les domaines, [...] dans tous les sens du terme »,

un disciple du Mill de *On Liberty* et des *Principles of Political Economy*, un disciple du Luigi Einaudi de la théorie normative du marché. Il n'est en aucun cas un faux libéral plus ou moins crypto-marxiste, comme l'ont suggéré certains (par exemple Dino Cofrancesco ou Nicola Matteuci). Il n'y a chez lui aucun appel à un dépassement messianique du conflit de classes. Il interprète la « classe ouvrière » comme un « groupe social émergent », ce qui n'a rien à voir avec le concept marxiste de « dictature du prolétariat ».

3. Les courants de pensée analysés par Gobetti

Avant que d'en venir plus précisément aux thèses de *La Rivoluzione Liberale*, disons un mot sur les nombreux courants de pensée sur lesquels Gobetti a médité dans l'élaboration de son œuvre.

1. Les héros des Lumières

Dans son Panthéon, Gobetti plaçait très haut certaines personnalités des Lumières. Citons en particulier Alberto Radicati (1698-1737), comte de Passerano, confident de Victor Amédée II, antipapiste, exilé en Angleterre et publiant en Hollande des défenses d'une politique laïque et libérale selon laquelle la critique de la Curie romaine devait être à la base de la révision des idées politiques. Radicati mourut solitaire et pauvre. Gobetti le considérait comme

⁷¹ Cabella [1998], p. 89.

⁷² Voir Ferrari [1996].

« le premier noble rebelle de façon retentissante à l'esprit de caste, (...) le premier illuministe de la péninsule »

Citons également :

- Giuseppe Baretti (dont, comme nous l'avons vu plus haut, il reprendra le nom pour sa dernière revue et pour sa maison d'édition), illuministe et lettré piémontais libéral, réformateur ayant dû s'exiler à cause des persécutions.⁷³

- Pietro Giannone (né le 7 mai 1676 à Ischitella près de Naples, mort le 27 mars 1748 à Turin), spécialiste de droit et d'histoire politique, auteur de *Dell'istoria civile del regno di Napoli* (1723) qui critique sévèrement la Curie romaine. Son escalade dans la critique de Rome le conduisit à être mis à l'index et excommunié.⁷⁴

- Giambattista Vasco (10 octobre 1733-11 novembre 1796), fils du Surintendant de la Maison Royale, le comte Giuseppe Nicolò, était dominicain et théologien. Libéral admirateur de Turgot et d'Adam Smith, il était aussi un spécialiste de l'éducation et un défenseur d'une libre concurrence entre écoles publiques et professeurs privés.

Il est important de rappeler que la Maison de Savoie persécuta les réformateurs piémontais, Baretti, Radicati, Giannone, mais aussi, par exemple,

⁷³ Né à Turin en 1719, mort à Londres en 1789, Giuseppe Marc'Antonio Baretti fut l'un des grands lettrés et polémistes italiens. Il vécut à Milan, Venise et Londres (où il se lia d'amitié avec Samuel Johnson). Très lié aux cercles littéraires et culturels d'outre-Manche dès 1751, il rédigea un *Dictionary of the English and Italian Languages* qui demeura la principale référence dans son domaine jusqu'au début du xx^e siècle. Au cours des années 1760-1762 il voyagea longuement en Espagne et en France. En 1760, il fonda *La Frusta letteraria*, célèbre revue littéraire bimensuelle, très critique et pamphlétaire, qui lui valut une grande notoriété dans toute l'Europe. C'était un écrivain et un lexicographe auteur d'une grammaire italienne et d'un dictionnaire des auteurs italiens.

⁷⁴ Forcé de quitter Naples à cause de son excommunication, Giannone sera accueilli à Vienne par l'Empereur Charles VI. Puis il se rendra à Venise en 1744, s'en fera expulser et se retrouvera à Genève où il composera son pamphlet anti-clérical *Il triregno ossia del regno del cielo, della terra e del papa*. Arrêté et emprisonné, il fut transporté à Turin où il mourut.

Carlo Botta⁷⁵ (le Verri piémontais⁷⁶) et le comte Francesco Dalmazzo Vasco (le frère de Giambattista), condamné à la prison à vie par Victor-Amédée III pour avoir publié, en 1791, un *Essai sur une forme de gouvernement légitime et modéré par des lois fondamentales* visant à une réforme constitutionnelle.

2. Le protestantisme

En tant que libéral weberien convaincu par *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Gobetti était proche de certains milieux protestants et a écrit un article célèbre, *Il nostro protestantesimo*. Dans son article du journal *Réforme*, « Piero Gobetti penseur hérétique », consacré à la traduction française de *Rivoluzione liberale*, Éric Vial a analysé les rapports de Gobetti à la religion et sa critique du catholicisme romain traditionnel, conservateur et réactionnaire. Comme, il l'explique, Gobetti

« s'en prend [...] à une doctrine de l'autorité, de la hiérarchie et de l'ordre, auxquels il oppose la bien plus nécessaire liberté. [...] En fait, chez lui, le mot clé, c'est "hérésie". Il l'emploie souvent, sans jamais oublier que ce mot, en grec, renvoie au fait de "choisir". »

Cette position était évidemment très particulière en Italie et le conduisit, entre autres, à entretenir des relations étroites avec Giuseppe Gangale, directeur

⁷⁵ Carlo Giuseppe Guglielmo Botta (1766-1837) était un Turinois bonapartiste. Il rejoignit la France en 1795 et revint en Italie avec l'armée française. Grand admirateur de l'Empereur, il prit la nationalité française.

⁷⁶ Pietro Verri (1728-1797) fut un célèbre illuministe lombard. Issu d'une grande famille milanaise (son père fut Régent du Conseil Suprême d'Italie en 1753), il voulait créer une authentique élite dirigeante. Il se sépara de l'absolutisme éclairé autrichien (qui l'avait pourtant fait accéder à de hautes fonctions) et fut l'un des principaux précurseurs du *Risorgimento*. Dans les années 1760 il publia Cesare Beccaria dans son journal *Il Caffè*. Il devint un proche de Rousseau, dont il admirait le *Contrat social*. En 1768, il publia ses *Memorie storiche sull'economia politica dello Stato di Milano*, puis, en 1769, ses *Riflessioni sulle leggi vincolanti il commercio dei grani* où, utilitariste, il s'accorde avec les physiocrates sur le « laisser faire ». En 1771 il prôna la libre entreprise avec ses *Meditazioni sull'economia politica*. Avant sa mort, il eut le privilège d'être nommé en 1796, par Bonaparte, à la nouvelle municipalité de Milan. Ce fut l'un des précurseurs de la révolution marginaliste.

d e *Conscientia*, revue reprenant la Réforme comme base d'une « rinascita spirituale » de l'Italie⁷⁷. Comme le dit Éric Vial, *Conscientia* héritait de

« tous les efforts historiques faits pour faire entrer en Italie les idées de tolérance, de libre examen, de moralité productrice, de liberté politique. »

Gangale avait réuni autour de lui nombre d'intellectuels éminents comme, par exemple, le philosophe Antonio Banfi (qui deviendra le Cassirer italien).⁷⁸

3. *Le catholicisme libéral « hérétique »*

Bien qu'attiré plutôt par la Réforme et critiquant la rigidité doctrinale du catholicisme romain⁷⁹, Gobetti s'est néanmoins beaucoup intéressé à plusieurs grands représentants d'un catholicisme libéral « hérétique » et anticlérical. Il faut citer d'abord

- Luigi Sturzo, qui fut pour lui le « messianico del riformismo » et aussi « il riformista del messianismo »⁸⁰. Jusqu'en 1922, Gobetti fut plutôt opposé

⁷⁷ Né à Cirò Marina le 7 mai 1898, mort à Muralro (Suisse) le 13 mai 1978, Giuseppe Gangale a eu un parcours atypique de théologien protestant néocalviniste et de linguiste. Auteur d'une Laurea (Maîtrise) sur les *Pensées* de Pascal en 1921 à Florence, il circule entre Florence, Naples, Rome et Turin dans les années 1921-1925. En 1923 il crée dans le contexte de l'Église Baptiste de Rome l'importante revue *Conscientia* et publie en 1925 chez Gobetti sa *Rivoluzione protestante*. Il fut l'un des plus importants diffuseurs en Italie de la pensée de Karl Barth et écrivit en 1927 un livre sur Calvin. De 1929 à 1933 il fut directeur de la collection *Doxa* consacrée à la critique historique, religieuse et philosophique. La collection fut censurée par le régime en 1933 et Gangale émigra en Suisse. En 1936, il refusa de collaborer avec la propagande italienne et se rendit dans les pays nordiques. Etant également un philologue et un linguiste spécialiste de l'indoeuropéen, il devint à cette occasion également spécialiste de langues nordiques comme le letton, l'estonien et le féroé. Bloqué au Danemark par l'invasion de la Pologne par Hitler, il y commença une seconde vie comme professeur à Aarhus (la seconde ville universitaire danoise après Copenhague). En 1950 le grand linguiste Vigo Brøndal (le fondateur avec Jakobson et Hjelmslev du structuralisme linguistique) l'appela à Copenhague où il devint Professeur au fameux Institut de Glottologie et travailla en plus sur l'Albanais. Il devint citoyen danois en 1956.

⁷⁸ Sur Banfi, voir Petitot [1987].

⁷⁹ Rappelons les papes du siècle 1850-1950 : Pie IX 1846-1878, Léon XIII 1878-1903, Pie X 1903-1914, Benoît XV 1914-1922, Pie XI 1922-1939, Pie XII 1939-1958.

⁸⁰ Né en 1871 à Caltagirone (Catania), mort en 1959 à Rome, Luigi Sturzo fut ordonné prêtre en 1894. C'était un spécialiste de sciences sociales politiquement hostile à la fois au capitalisme libéral conduisant au monopolisme, et au socialo-communisme conduisant à la dictature. Il fonda en 1919 le *Parti Populaire Italien*, précurseur de la *Démocratie Chrétienne*. Condamné à l'exil par le régime fasciste, il se réfugia d'abord à Londres (jusqu'en 1940), puis à New-York, d'où il revint en 1946. Il s'allia alors aux monarchistes contre les communistes, ce qui déclencha de vives polémiques à l'intérieur de la DC et cette position fut condamnée par Alcide De Gasperi. Luigi Sturzo fut élu sénateur à vie en 1952. Nominaliste et individualiste, il rejetait tout concept collectif holiste et substantialiste. Il adhérait à la thèse de l'individualisme méthodologique selon laquelle le collectif émerge des interactions entre les individus et les concepts tant politiques qu'éthiques ne peuvent donc concerner que les individus. On imagine les difficultés qu'un tel anti-holisme pouvait soulever pour l'ecclésiologie, puisqu'il attaquait de front le

au fondateur du Partito Popolare, mais il le soutint ensuite fermement dans son évolution « hérétique » vers le libéralisme. Il faut citer également

- Lucien Laberthonnière, dont Gobetti traduisit et préfaça *Il Realismo cristiano e l'idealismo greco*.⁸¹

- Alfred Loisy, chez qui « l'hérésie est le vrai moment créatif de la religion ».⁸²

- Ernesto Buonaiuti, catholique « moderniste », visant une intégration entre théologie et modernité, une vie plus démocratique de l'Église, un usage des sciences humaines et de l'exégèse biblique.⁸³

En revanche, en tant que « Gibelin », Gobetti s'opposait aux néo-Guelfes visant au conditionnement du peuple par la bienfaisance, par exemple, comme nous allons le voir, dans la tradition de Vincenzo Gioberti.

4. Le socialisme

Nous avons déjà parlé des liens de Piero Gobetti avec le communisme et la gauche. Ajoutons qu'il était un critique décidé du socialisme parlementaire de type Giolitti. Prototype du politique clientéliste « ploutocrate », Giovanni

cléricalisme romain organiciste pensant l'Église comme « corps » du Christ [cette position n'a jamais été dominante dans l'Église antérieurement à Pie IX et au Syllabus, cf. *infra*, p. xx, N. des coord.]. Libéral fédéraliste, régionaliste et personnaliste, L. Sturzo défendait, qui plus est, la nécessité d'un ordre social pluraliste où un État de droit garantit l'autonomie du marché. [Sur Sturzo, cf. *infra* l'article de Dario Antiseri, p. xx-xx].

⁸¹ Né en 1860 et mort à Paris en 1932, Lucien Laberthonnière était un théologien oratorien, professeur au collège de Juilly. Sa philosophie religieuse de l'immanence lui valut d'être mis à l'index en 1906. *Le réalisme chrétien et l'idéalisme grec* date de 1904.

⁸² Né en 1857 et mort en 1940, Alfred Firmin Loisy fut le principal tenant de l'exégèse historique et du modernisme biblique. Selon le Père Dubarle, l'Église a perdu 50 ans en l'excommuniant. Ordonné prêtre en 1879, professeur d'hébreu à l'Institut Catholique de Paris de 1881 à 1893, puis à l'École Pratique des Hautes Etudes en 1900-1904, et enfin au Collège de France de 1909 à 1930, il était un rationaliste humaniste et libéral, influencé par Renan et proche du protestantisme (tout en rejetant le rapport exclusif des protestants à la Bible). Il défendait la liberté d'interprétation historique des doctrines religieuses. Il entra violemment en conflit avec les papes Léon XIII et Pie X et dut démissionner de ses fonctions en 1893. Ses livres furent mis à l'Index et il fut excommunié en 1908. C'est en particulier *L'évangile et l'Église* (1902) qui fit scandale en remettant en cause les dogmes de la divinité du Christ, de sa conception virgine et de sa résurrection.

⁸³ Né à Rome le 25 juin 1881 et mort à Rome le 20 avril 1946, Ernesto Buonaiuti fut excommunié en 1926 par le pape Pie XI, suite à la publication de ses *Lettere di un prete modernista*. Suite à de sombres complots ecclésiastiques du Saint Office, il perdit la chaire d'histoire du christianisme qu'il occupait depuis 1915 à l'Université *La Sapienza* de Rome, et son exclusion se renforça encore pour en arriver à la destitution, après qu'il eût refusé de prêter serment au régime fasciste en 1931. Persécuté à la fois par l'Église et par l'État, ce n'est que grâce au soutien de ses amis qu'il put mener à bien sa monumentale *Storia del cristianesimo*.

Giolitti (1842-1928) fut élu député en 1882 et devint Premier ministre en 1892. De 1903 à 1914, il fut plusieurs fois ministre (entre autres des Finances et de l'Intérieur) et Président du Conseil. Il se préoccupa certes des problèmes sociaux, mais il eut trop recours à la corruption pour se maintenir au pouvoir, prenant le Parlement pour un lieu de marchandage de faveurs et de prébendes. Il fut à nouveau Président du Conseil de 1920 à 1922 et soutint, au début, Mussolini, pour s'en séparer après l'affaire Matteoti. Gobetti appréciait sa tolérance, son habileté politique et son soutien à la modernisation. Il dit de lui dans *La Rivoluzione liberale* (p. 30) :

« L'Italie doit à Giolitti dix ans de paix sociale d'administration honnête. »

Mais il critiquait sévèrement ce goût pour la « politique politicienne » qui le discrédita complètement.

5. Cavour, le Risorgimento et les néo-Guelfes

En ce qui concerne le *Risorgimento* de Cavour, Gobetti considérait qu'il demeurait *très en deçà* de la « révolution libérale » qu'il appelait de ses vœux. Il avait beaucoup approfondi le sujet, et en particulier le rôle essentiel du Piémont dans l'unité italienne. Il préparait un ouvrage (publié dans sa collection comme ouvrage posthume) sur le *Risorgimento senza eroi* où il analysait le rôle de Cavour. Étant donné l'importance fondamentale de l'argument, faisons un bref rappel historique sur les hommes et les événements.

Né le 10 Août 1810 à Turin, mort en 1861 également à Turin, Camillo Benso, comte de Cavour, fut la clé du *Risorgimento*, avec Mazzini et Garibaldi. Admirateur des révolutions industrielles anglaise, française et suisse, c'était un défenseur du libéralisme anglo-saxon⁸⁴. Ses activités commerciales et bancaires en firent l'un des hommes les plus riches du Piémont. Il devint, en 1847, coéditeur du journal *Il Risorgimento* et s'engagea dans le processus d'unification et de reconstruction du pays par le développement industriel, économique et social. Il put mesurer l'échec, d'une part, de la « guerre sainte » menée par Charles-Albert de Savoie contre l'Autriche et, d'autre part, de la révolution mazzinienne (pour ces événements de 1848, voir plus bas les éléments de la biographie de Mazzini). En 1850, il fit partie du gouvernement de Massimo d'Azeglio comme ministre de l'Agriculture, du Commerce et de la

⁸⁴ « Anglo-saxon d'idées et gaulois de langage », dira de lui Vincenzo Gioberti.

Marine⁸⁵ . Il sera ensuite ministre des Finances, puis Président du Conseil (Premier ministre) du Royaume de Piémont-Sardaigne de Victor-Emmanuel II, à partir du 4 novembre 1852.

Cavour visait un État constitutionnel et une société de droit garantissant la liberté comme valeur suprême. Pour la droite conservatrice, il apparaissait comme un dangereux jacobin. Pour la gauche révolutionnaire, il apparaissait, au contraire, comme un faux réformateur. Mais, malgré ces incompréhensions, il réussit à faire du Piémont un État modèle (réforme de la justice, liberté des Églises) et renouvela radicalement l'économie (canaux d'irrigation et engrais chimiques pour l'agriculture, nouvelles usines, libre échange commercial, réforme fiscale, banque centrale).

Pour unifier le pays sous la direction de la Maison de Savoie, il se sépara des mouvements révolutionnaires à la Mazzini, réunit les patriotes contre l'Autriche et obtint l'aide de pays européens, par exemple en faisant participer le Piémont à la guerre de Crimée (1855-1856). Le 21 juillet 1858, lors de l'entrevue de Plombières, Cavour s'allia avec Napoléon III⁸⁶ , ce qui déclencha la guerre franco-piémontaise contre l'Autriche (victoires de Magenta et de Solferino, puis armistice de Villafranca en juillet 1859). Mais, malgré ses promesses d'une « Italie libre des Alpes jusqu'à l'Adriatique », Napoléon III, lors du traité de Zürich (novembre-décembre 1859), laissa Venise à l'Autriche⁸⁷ . Toutefois la Lombardie revint à la France qui la céda au Piémont. L'année suivante (1860), le traité de Turin donna à la France le duché de Savoie et le comté de Nice.

⁸⁵ Né le 24 octobre 1798, mort en 1866, Massimo Taparelli d'Azeglio appartenait à une famille piémontaise que l'occupation du Piémont par Bonaparte avait forcée à s'exiler à Milan puis à Florence. À Milan, il fit partie du cercle d'Alessandro Manzoni, dont il épousa la fille Chiara. De retour à Turin, il accepta la direction du mouvement libéral alors divisé. Condamnant les conjurations et les sociétés secrètes à la Mazzini qui proliféraient à cette époque, il soutint le roi Carlo Alberto. Puis, sous Vittorio Emmanuelle, il devint Président du Conseil, le 7 mai 1849. Sa politique visait la paix avec l'Autriche, l'entente avec la France et l'Angleterre, la défense de la constitution et les réformes internes. Mais il dut dissoudre le Parlement qui refusait le traité de paix, ce qui le conduisit à démissionner en faveur de Cavour. Il se consacra alors à ses œuvres littéraires tout en restant lié à Cavour (mais en refusant toutefois d'associer le sud de la péninsule au Royaume). Son frère Luigi (1793-1862) était un jésuite néoguelfe qui chercha à harmoniser libéralisme et christianisme [sur Luigi Taparelli d'Azeglio, cf. *supra* l'article de Paolo Heritier, p. xx-xx].

⁸⁶ L'empereur était favorable à un État confédéral italien, mais sous sa forme néo-Guelfe, c'est-à-dire sous la tutelle du Pape.

⁸⁷ Cavour démissionnera quelque temps pour signifier son désaccord. Venise deviendra italienne en octobre 1866, suite au traité de Vienne, après une nouvelle guerre contre l'Autriche gagnée grâce à l'aide de la Prusse. Mais le Trentin et l'Istrie demeureront autrichiens.

L'expédition des Mille de Garibaldi, en avril-septembre 1860 (débarquement de la « Légion italienne » des chemises rouges à Marsala à l'Ouest de Palerme), la libération de l'Italie méridionale (conquête de Palerme le 4 avril 1860, prise de Reggio de Calabre et de Naples), et l'invasion des États pontificaux avec l'aide des armées piémontaises, terminèrent le processus en aboutissant à la chute des Bourbons. Le parlement réuni à Turin proclama le Royaume le 17 mars 1861, offrit la couronne à Victor Emmanuel II de Savoie, et déclara Rome capitale.

Mais les États de l'Église refusèrent cette alliance avec le Piémont. D'où une nouvelle offensive de Garibaldi sur Rome qui se solda, en 1862, par la fameuse défaite d'Aspromonte⁸⁸. Garibaldi fut forcé de repartir pour Londres. Il y fut accueilli triomphalement, en avril 1864, par deux millions d'Anglais qui lui vouaient un véritable culte (avec vente de milliers de statuettes). De Londres, il essaiera de convaincre Mazzini d'accepter l'unification de l'Italie sous la couronne des Savoie. En 1864, le pape Pie IX dénonça le libéralisme comme « erreur » dans son *Syllabus errorum* et revendiqua pour l'Église l'autorité suprême. En 1867 eut lieu la troisième marche de Garibaldi sur Rome. Le 20 septembre 1870, les troupes piémontaises occupèrent la Ville éternelle et les États pontificaux. L'année suivante, en 1871, Rome devint définitivement la capitale du pays.

Le second père du *Risorgimento* fut le patriote Giuseppe Mazzini. Il était né le 22 juin 1805 à Gênes, il mourra le 10 mars 1872 à Pise. Religieux, idéaliste, nationaliste, « carbonaro » dès 1828, activiste révolutionnaire et agitateur, célèbre franc-maçon⁸⁹, financé par les banquiers livournais Rosselli et Pinker, Mazzini visait la fin de l'hégémonie impériale autrichienne et du pouvoir papal réactionnaire, ainsi que l'établissement, par une insurrection populaire, de l'unité du pays, de la République et des libertés démocratiques. Ses activités révolutionnaires le forcèrent à s'exiler en 1831. Il fonda alors (en 1832) le mouvement secret clandestin *Giovine Italia* (puis plus tard la *Giovine Europa*) dont les conspirations le firent condamner à mort. Il recruta Garibaldi et exerça une grande influence sur les mouvements révolutionnaires de

⁸⁸ Si bien évoquée par Visconti dans *Le Guépard*.

⁸⁹ La *Carboneria* dérive directement de la maçonnerie écossaise. Mazzini était un disciple d'Albert Pike (Boston 1809-Washington 1891) général sudiste rénovateur du rite écossais et Grand Commandeur du Conseil suprême du 33^{ème} grade pour la juridiction Sud des États-Unis. La correspondance Mazzini-Spike est très longue et très importante. En 1866, le Grand Orient de Palerme conféra à Mazzini le 33^{ème} grade et, le 3 juin 1868, Mazzini fut nommé « venerabile perpetuo ad onorem » de la Loge Lincoln de Lodi, avec charge de Grand Maître.

l'époque qui combattait l'empire austro-hongrois et la monarchie de Savoie. Il fonda, en particulier, le *Partito d'Azione* dont le flambeau sera repris par les héritiers de Gobetti (cf. plus haut).

En 1848, le rêve mazzinien se réalisa alors qu'il se trouvait en exil en Angleterre. Il revint d'urgence à Milan, où il entra en conflit avec les dirigeants de la révolte, Carlo Cattaneo et Giuseppe Ferrari, qui l'accusèrent de trahison⁹⁰. Mais Mazzini eut son heure (bien courte) de triomphe. L'assassinat du ministre papal Pellegrino Rossi et le départ du pape Pie IX, le 24 novembre 1848, firent tomber Rome. La « République romaine » fut proclamée en janvier 1849, et la Constitution le 1^{er} juillet. Mazzini fut alors élu au Triumvirat. Mais Pie IX en appela aux armées françaises et autrichiennes et au Royaume de Naples (tenu fermement en main par Ferdinand II), qui firent à leur tour tomber Rome et forcèrent Mazzini à s'exiler encore une fois, d'abord à San-Marino, puis à Londres, où il continua à développer une conception antimarxiste de la révolution ouvrière. C'est Cavour qui triompha en définitive avec la monarchie de Piémont-Sardaigne (voir plus haut) mais le Parti Républicain fondé par Mazzini survécut.

Quant à Garibaldi (1807-1882), il est impossible de résumer en quelques lignes sa vie aventureuse et le nombre invraisemblable de complots, de révoltes, d'insurrections et de batailles dont il fut l'instigateur. Il commença par être recruté à Taganrog, sur la mer d'Azov, par la *Giovine Italia*, et Mazzini le chargea, en 1833, de fomenter une insurrection à Genève. Condamné à mort par contumace en 1834, il s'exile en Amérique du Sud où il fait partie de moult révolutions et se retrouve, en 1847, général chargé de la défense de Montevideo en Argentine. C'est là-bas qu'il crée sa *Légion italienne* des « chemises rouges », légion dont il offrira les services d'abord à Pie IX (qui refusera), puis au roi (contre l'avis de son mentor Mazzini). Débarqué à Nice en 1848, il participe aux attaques contre les Autrichiens, puis se trouve nommé le 9 février 1849 général en chef pour la défense de Rome dans la nouvelle République (cf. plus haut). Mais les troupes françaises appelées par Pie IX le battent et l'obligent à s'enfuir de la capitale le 2 juillet. Après un circuit de dix ans au cours duquel il s'éloigne de Mazzini, il revient en 1859 sur la demande de Victor Emmanuel II qui lui offre le commandement des *Cacciatori delle Alpi* et

⁹⁰ Né le 7 mars 1811 à Milan, mort le 2 juillet 1876 à Rome, Giuseppe Ferrari était un avocat et un philosophe, éditeur des œuvres de Vico. Défenseur des principes de liberté et d'égalité sociale, fédéraliste républicain et démocrate, il pensait qu'une action révolutionnaire était nécessaire pour libérer l'Italie et en faire un pays moderne et laïc. Installé en France depuis 1838, il proposait une intervention française et refusa en 1848 la solution de Mazzini.

participe à la guerre franco-piémontaise contre l'Autriche. En 1860, c'est la folle et romantique (mais secrètement soutenue par l'Angleterre) expédition des Mille (1087 Italiens lombards de Milan, Pavie, Bergame, Brescia), qui enflamma l'Europe et en fit l'incarnation de la mystique patriotique (cf. plus haut).

Selon Gobetti, le *Risorgimento* ne fut pas assez libéral, car il abdiqua le projet défendu par Cavour d'un pays économiquement moderne et laïc pour donner en définitive le pouvoir à la Maison de Savoie et à la classe dominante des néo-Guelfes, catholiques militant pour l'unification du pays sous l'égide du Pape.

Vincenzo Gioberti fut l'un des plus éminents représentants de ces derniers dans le *Risorgimento*. Libéral, il s'opposa à la monarchie et à la tyrannie. Fédéraliste, il visait l'union nationale en accord avec Cavour. Mais, d'un autre côté, il pensait qu'en s'associant le Pape le *Risorgimento* éviterait d'avoir à lutter contre les dynasties régnantes. Ce projet reçu un accueil favorable de personnalités aussi importantes que Manzoni, Rosmini, Pellico ou Niccolò Tommaseo, mais il se heurta à une opposition décidée des jésuites.⁹¹

La bourgeoisie et les classes moyennes s'allièrent avec la monarchie conservatrice et devinrent contre-révolutionnaires. Elles manquèrent ainsi cette « civiltà liberale » qui était l'horizon de Gobetti.

III. CERTAINS PRINCIPES DU LIBÉRALISME GOBETTIEN

1. Capitalisme, lutte des classes et concurrence

Venons-en maintenant aux thèses de la *Rivoluzione liberale* qui où se rejoignent une théorie des élites à la Mosca-Pareto et une conception renouvelée – que je considère, pour ma part, comme « darwinienne » au sens de l'évolution culturelle – de la lutte des classes (où l'antagonisme des groupes

⁹¹ Né le 5 avril 1801 à Turin, mort à Paris en 1852, Vincenzo Gioberti fut reçu docteur en théologie en 1823 et ordonné prêtre en 1825. Haïssant la tyrannie monarchique, il se rapprocha en 1830 de la société secrète des *Cavalieri della Libertà* et, en 1833, de la revue mazzinienne *La Giovine Italia*, mais sans s'y inscrire et sans partager son goût pour la violence insurrectionnelle. Arrêté, il dut s'exiler, d'abord à Paris puis à Bruxelles où il enseigna la philosophie et l'histoire politique. Partisan d'une conception fédéraliste de l'unification italienne, il se rapprocha de la pensée de Cavour et chercha à concilier libéralisme et catholicisme en associant le Pape avec le *Risorgimento*. Il retourna triomphalement à Turin en 1848, fut élu au premier Parlement subalpin, devint Président de la Chambre et ministre de l'Instruction publique, puis enfin Premier ministre.

sociaux reste le moteur de l'histoire, mais pour des raisons totalement différentes de celles développées par Hegel et Marx). Cette synthèse extrêmement originale vient du fait que, pour Gobetti, le libéralisme comme dimension civilisatrice *métapolitique* doit, même s'il repose sur l'individualisme méthodologique, garantir non seulement la liberté des individus mais aussi celle des *sujets collectifs* comme les groupes, les mouvements sociaux et les partis. Cette liberté est agonistique car elle est une liberté de *compétition*, autrement dit une *mise en concurrence*.

Selon moi, c'est cette *compatibilité* – élaborée dans le feu de l'action lors de l'émergence des grands totalitarismes du XX^e siècle – entre un libéral-capitalisme et une lutte des classes repensée de façon purement concurrentielle, et donc indépassable par une société utopique sans classes, qui donne à la pensée de Gobetti toute son actualité.

2. La théorie des élites de Gaetano Mosca et Vilfredo Pareto

La doctrine gobettienne des élites et des classes politiques s'inspire en grande partie de la théorie de Gaetano Mosca et de Vilfredo Pareto faisant de l'histoire des élites l'histoire des conflits entre différents « ceti » (groupes sociaux)⁹². Les nouvelles élites *productives* et les énergies neuves et réelles s'insurgent contre les vieilles classes dominantes qui ont, quant à elles, épuisé leur fonction. Ce processus historique de genèse sociale est, selon Mosca et Pareto, fondamentalement libéral.

Gaetano Mosca (1858-1941) provenait d'une famille d'aristocrates exilée en 1835 et retournée au Piémont en 1858. En 1896, il occupa à Turin la chaire de droit constitutionnel et, en 1924, il fut le premier professeur d'histoire des doctrines et des institutions politiques à Rome. Il se retira de la vie politique en 1925. Il est surtout connu pour sa *Storia delle dottrine politiche* (1927). Antiprotectionniste défenseur du libre-échange, il était terriblement préoccupé par la décomposition du système parlementaire et la montée des extrémismes, tout en étant, à ce sujet, moins radicalement pessimiste que Pareto. Sa notion de « classe dirigeante » reste assez saint-simonienne et prône un élitisme technocratique organisationnel et institutionnel formant des experts éclairés capables de mettre les sciences et les techniques au service d'un État dont l'autorité politique doit elle-même être au service du libéralisme. Il était

⁹² Sur la théorie parétienne des élites, cf. *supra* l'article de Philippe Steiner, p. xx-xx. [N. des coord.]

moins préoccupé que Pareto par le mécanisme historique et socio-anthropologique faisant dégénérer les aristocraties dirigeantes en classes dominantes. Nous avons vu plus haut que Gobetti le considérait comme un maître.

Vilfredo Pareto, né à Paris le 15 juillet 1848, mort à Genève en 1923, fit ses études au *Politecnico* de Turin et, en tant qu'ingénieur, soutint une thèse de théorie de l'élasticité sur l'équilibre des corps solides. Dès les années 1870, il défendit des thèses libérales. Ses modèles étaient Cobden, Gladstone et surtout Gustave de Molinari. Il sera d'ailleurs l'un des fondateurs de l'Adam Smith Society. En 1893, Pareto fut nommé successeur de Walras à la chaire d'économie politique de l'Université de Lausanne. Il y publia, en 1896, le célèbre *Cours d'économie politique*, où se trouvent ses équations de l'équilibre général et la fameuse loi de Pareto sur la distribution des revenus. Puis, fin 1905, il publia son *Manuel d'économie politique* où il définit ce que l'on appelle l'« optimum de Pareto ». C'était un libéral constant et convaincu, républicain et démocrate, méritocrate, défenseur du libre-échange. D'un côté, il réfuta la théorie de la valeur de Marx, mais, d'un autre côté, adversaire de l'aristocratie et des corporatismes, il fut très critique envers les gouvernements italiens de son temps. Cela le conduisit d'ailleurs à refuser les honneurs et, en particulier, l'*Accademia dei Lincei*.

Au tournant du siècle, Pareto devint de plus en plus pessimiste et sceptique vis à vis de la possibilité de socialiser positivement le progrès scientifique et le libéralisme. Il diagnostiqua lucidement la façon dont une bourgeoisie décadente représentant une forme dégénérée de libéralisme « risorgimental » était en train de se suicider face au socialisme. Qui plus est, dès 1902, il critiqua (comme le fera après lui Hayek) le socialisme pour son *rationalisme* constructiviste, car il s'était convaincu que la raison s'avère inapte à faire émerger l'action politique. Il se concentra alors sur la sociologie des effets des passions et du pouvoir, sur la nature des relations subjectives et la « logique non logique » – l'irrationalité structurelle – des actions. C'est ce Pareto « sociologue » qui intéressait Gobetti.

En 1916, Pareto publia son *Traité de Sociologie générale* où il dénonce la théorie marxiste faisant des élites une conséquence des classes. Selon lui, les élites sont toujours nécessaires, la démocratie n'étant qu'une forme particulière de pouvoir des élites. Il existe dans la société non seulement des « *followers* », c'est-à-dire des masses inarticulées et apathiques incapables de gouverner, mais

également des « *rulers* » et, chez les *rulers*, il y a les « lions » incarnant la force et la coercition et les « *foxes* » [« renards »] incarnant la persuasion et la ruse. La « circulation » des élites échange les « lions » et les « renards » et fait que les *compétences* surgies dans les bas niveaux de la société défont, puis dominant progressivement, les élites installées au sommet.

Selon Pareto, la sociologie étudie les actions non-logiques des hommes (les sentiments, les croyances, les instincts), comportements irrationnels qui sont selon lui des « résidus » anthropologiques de l'évolution culturelle et se trouvent justifiés après-coup par des justifications (des « dérivations ») *idéologiques*, qui régulent le social, et dont la nature et la distribution déterminent la circulation des élites. Pour le Pareto pessimiste, il n'y a pas de solution scientifique au problème du comportement humain et de l'ordre social ; il n'y a que des croyances conduisant fatalement et systématiquement à une disjonction récurrente entre des élites dominantes et des masses exploitées. La lutte des classes n'est qu'une forme éternelle de lutte pour la vie ; c'est une agonistique sans fin faisant de l'histoire « un cimetière d'aristocraties ». Elle est liée au fait que les élites ne peuvent pas penser en termes de bien général, mais uniquement en termes de pouvoir : leurs bonnes intentions affichées ne sont que de la propagande justificatrice de domination.

Pareto fut instrumentalisé par les fascistes qui croyaient qu'il justifiait leur projet d'éliminer la « ploutocratie ». Il faut dire qu'il croyait, avec d'autres libéraux, que le fascisme pouvait faire barrière à la montée irrésistible du bolchevisme de Gramsci-Togliatti.

3. De Pareto et Mosca à Georges Sorel

C'est par rapport à la théorie des élites de Pareto-Mosca qu'il faut, selon nous, interpréter l'intérêt singulier que Gobetti portait à la pensée anarcho-révolutionnaire de Georges Sorel, trait qui a surpris et surprend encore tous ses lecteurs libéraux. Certes, il faut dire que le sorelisme s'était très bien implanté en Italie où, dès 1902, Arturo Labriola fonda la revue sorelienne *Avanguardia Socialista*. Comme ailleurs, on trouvait, dans ces cercles extrémistes qui prônaient la violence et l'élimination révolutionnaire de la démocratie bourgeoise, un mélange d'extrême-gauche et d'extrême-droite qui fit le lit du fascisme, dans la mesure où, comme ailleurs (Marcel Déat en France, Henri de Man en Belgique, Oswald Mosley en Angleterre), une grande partie du

syndicalisme ouvrier italien bascula dans le corporatisme autoritaire anti-libéral du fascisme. Mais comment comprendre que Gobetti ait apprécié l'inspirateur de cette dramatique dérive ? Je crois que c'est pour une double raison.

Rappelons que, né à Cherbourg en 1847 et mort à Boulogne-sur-mer en 1922, Georges Sorel fut très affecté dans sa jeunesse par la débâcle de 1870 et la guerre civile de la Commune. Ce polytechnicien, mathématicien et ingénieur, fut l'auteur de nombreux ouvrages sur le socialisme et, en 1908, il publia ses célèbres *Réflexions sur la violence* et son interprétation de *La décomposition du marxisme*. Opposé au matérialisme dialectique et à l'internationale de Marx, il considérait que le syndicalisme anarcho-révolutionnaire n'était capable de briser le capitalisme et de donner le contrôle des moyens de production aux masses ouvrières qu'en s'appuyant non pas sur la raison, mais sur des *mythes d'action*. Les conduites sociales étant par essence irrationnelles et violentes, il faut des mythes pour faire agir les masses. Les mythes ne sont pas des utopies pour des intellectuels cherchant à réformer la société existante par comparaison rationnelle de la réalité et de l'idéal, mais des convictions populaires non réfutables, agissant comme des déterminants de l'action. Les hommes ne peuvent participer à un grand mouvement social faisant l'histoire qu'en représentant narrativement leur action comme une bataille pour une juste cause. Les mythes, qu'il s'agisse de l'Église chrétienne primitive, de la Réforme, de la Révolution ou de la grève générale, sont des forces historiques qui aboutissent à des faits historiques et à des réalités socio-politiques. Puissances narratives soulevant les masses, ils sont très différents des calculs rationnels d'une bonne gestion réformiste des affaires publiques. Sans eux, les tensions sociales ne conduiraient qu'à des révoltes qui, n'atteignant jamais la force déstabilisatrice d'un phénomène révolutionnaire critique, ne seraient que des fluctuations récessives de l'ordre social.

On a beaucoup reproché à Sorel d'admirer à la fois, d'un côté, les Jacobins et Lénine,, et, de l'autre, Mauras et l'Action française, cette *coincidentia oppositorum* en ayant fait un inspirateur à la fois du communisme et du fascisme. Mais on oublie en général de souligner tout ce qu'il devait à Pareto, qu'il connaissait fort bien et dont il avait commenté le *Cours*. En fait, la violence révolutionnaire sorélienne peut s'interpréter comme une radicalisation politique volontariste des théories parétiennes de l'irrationalisme du politique et du *turn-over* des élites. Et c'est précisément l'interprétation parétienne de Sorel

que retiendra Gobetti. Comme il l'explique clairement dans *La Rivoluzione liberale* :

« La théorie des *élites* est un canon valide d'interprétation historique, mais elle cache tous les dangers de l'intellectualisme sociologique et scientiste d'où elle provient, si on ne prolonge pas la logique de Mosca et de Pareto jusqu'à Georges Sorel qui place la théorie des aristocraties dans son contexte naturel, à savoir celui de la lutte des classes. » (p. 117)

4. L'originalité de Gobetti

On voit l'extrême originalité de Gobetti. Il y a d'ailleurs un signe qui ne trompe pas sur la justesse de sa position. Alors que ses maîtres en libéralisme comme Pareto et Einaudi, d'une part découragés par la « plouto-démocratie » parasitaire des mafias parlementaires et, d'autre part, inquiets devant la montée irrésistible des soviets de Gramsci-Togliatti, se laissèrent en partie séduire, du moins en son début, par l'aventure fasciste, qui promettait la privatisation des services publics, la baisse des impôts et la lutte contre la bureaucratie⁹³, Gobetti, au nom même de la supériorité moderne du libéralisme, va s'opposer à la fois au communisme et au fascisme, jusqu'à en mourir. Cette singularité découle de son équation fondamentale permettant d'inclure la politique des luttes sociales dans le destin métapolitique du capitalisme.

5. Quatre thèses centrales de Gobetti sur l'histoire italienne

L'engagement libéral de Gobetti a été étayé d'une réflexion sur les particularités de l'histoire de la nation italienne. Il y en a au moins quatre qui sont chez lui centrales.

1. L'absence de Réforme

La première grande carence italienne est, selon Gobetti, *l'absence de Réforme* : il a manqué à l'Italie une révolution anglaise, hollandaise ou française.⁹⁴

« La nostra riforma fu Niccolò Machiavelli, un isolato. »

⁹³ Cf. par exemple Raico [1996].

⁹⁴ Comme l'a souligné le grand historien florentin Giorgio Spini, cette thèse se trouve déjà en France chez Guizot, Taine et Cousin et, en Italie, chez les hégéliens de Naples et Vera vers 1870.

Or, pour Gobetti, le développement du capitalisme est, historiquement, une authentique révolution, celle de la responsabilité des consciences individuelles, de l'autonomie et de la démocratie. Le libéralisme est un processus métapolitique de civilisation. C'est un *tout*, politique, économique et moral (disons un phénomène social « total » pour parler comme Marcel Mauss). L'État de droit libéral doit être limité dans ses pouvoirs, qui s'arrêtent devant les droits des individus et, en particulier, le droit de propriété. Il n'a pas à intervenir dans l'économie.

Or, comme nous l'avons vu, le *Risorgimento* a en définitive abouti à une opération diplomatique et militaire de la Maison de Savoie. Il a conduit à une monarchie constitutionnelle, à un État centralisé et bureaucratique, à un gouvernement de notables et à un suffrage restreint. Sa classe dominante fut une bourgeoisie non libérale, clientéliste et conservatrice, parasitaire, vivant du protectionnisme de l'État, et qui, à la fin, se renia en s'alliant avec le fascisme.

2. *Inadéquation du socialisme*

Face à cette trahison de sa fonction historique par le libéralisme « risorgimental », le socialisme est le pire des remèdes, avec son cortège de corporatismes et ses mythes égalitaristes qui détruisent l'esprit d'entreprise et promeuvent palingénésies et utopies.

3. *Classe dirigeante versus classe dominante*

Le problème central est bien celui de Vilfredo Pareto : la formation, la circulation et le remplacement des élites ; celui d'une classe politique non pas dominante mais dirigeante possédant la conscience et la volonté d'assurer le développement d'une vie économique moderne ; celui d'une classe capable d'allier la morale libérale du capitalisme et le progrès industriel à la passion des masses pour la liberté à travers l'éducation.

« L'inexorable passion libertaire [...] voit dans la réalité un contraste de forces capable de produire des aristocraties dirigeantes toujours nouvelles. »⁹⁵

⁹⁵ Cabella [1998], p. 86

4. Le fascisme comme « autobiographie de la nation »

Une expérience essentielle, constitutive, du jeune Gobetti fut évidemment la naissance du fascisme en 1924 (année même de la publication de la *Rivoluzione liberale*). L'État libéral se suicida, la bourgeoisie dominante abdiqua et ne défendit pas les libertés constitutionnelles, les socialistes se divisèrent et perdirent tout, les chemises noires saccagèrent *Ordine Nuovo* et incendièrent les coopératives et les journaux. Le socialiste Giacomo Matteoti fut assassiné pour cause d'opposition. Bref

« le fascisme en Italie est une catastrophe, un symptôme d'infantilité décisif. »

D'où la célèbre thèse gobettienne :

« le fascisme a été l'autobiographie d'une nation »,

où le terme « autobiographie » doit être pris au sens d'une synthèse de vices historiques ataviques :

« synthèse, poussée jusqu'à ses conséquences ultimes, des maladies italiennes historiques : la rhétorique, la courtisanerie, la démagogie. »

Pour Gobetti, le fascisme est un *symptôme*, le symptôme de cette maladie politique et sociale qu'est précisément l'absence de libéralisme et d'élites minoritaires capables d'assumer les responsabilités d'une véritable classe dirigeante. Le fascisme révèle que l'Italie est *pré-capitaliste*, *pré-weberienne*, à cause de son absence de Réforme. C'est pourquoi, chez Gobetti, le rejet complet du totalitarisme fasciste a pris la forme d'un impératif catégorique fondé sur le libéralisme et non pas, comme chez Gramsci, sur un totalitarisme alternatif.

IV. LES THÈSES DE LA RIVOLUZIONE LIBERALE

Reprenons maintenant de façon plus systématique les thèses libérales de Piero Gobetti que nous avons rencontrées. Elles sont en particulier exposées dans le livre 3 de *La Rivoluzione liberale* intitulé *Critica liberale*.

1. *Libéralisme et modernité*

Le libéralisme est inséparable du capitalisme moderne comme civilisation de *l'activité* (p. 135), l'activité y fonctionnant comme un principe et une fin en soi (p. 136). Cette civilisation a un « *impulso vitale* » qui provient des inventions scientifiques et techniques (p. 135) et a besoin d'une élite capable d'assumer les responsabilités d'une authentique et légitime classe dirigeante (p. 137).

Le libéralisme ne se confond donc pas avec une revendication individualiste libertaire :

« Le fondement psychologique du libéralisme n'est pas seulement un mouvement de libération et une défense des initiatives individuelles, c'est également un indice de maturité historique, un signe d'aristocratie du savoir et une diplomatie raffinée dans les rapports sociaux. » (p. 134)

C'est un nouveau contrat social, intrinsèquement plus complexe que ceux qui l'ont précédé.

La liberté n'y est donc pas celle d'un individualisme libéré. Si elle s'oppose

« aux idéologies stériles de discipline, d'ordre et de hiérarchie » (p. 10),

c'est parce qu'elle n'est socialement fonctionnelle que dans la mesure où elle est économiquement responsable. De sa défense de Cavour à ses remarques sur la maturité industrielle du Piémont, Gobetti insiste souvent sur le rôle crucial de la liberté économique et sur le fait que la modernité repose

« sur les impératifs de l'économie et non pas sur les rêves de la religion. » (p. 24)

« Dans cette vie moderne l'économie se fonde sur le libérisme⁹⁶, la politique promeut les expériences d'autonomie au moyen de la pratique libérale, la philosophie se veut être critique et immanentiste, la morale se fonde sur le réalisme et sur la valeur fondamentale qu'est l'activité, la logique est dialectique. » (p. 136)

⁹⁶ Rappelons que les libéraux italiens distinguent parfois entre « liberismo » qui qualifie plutôt le libéralisme économique et le libre échange et « liberalism » qui qualifie plutôt les libertés politiques.

Il existe ainsi une solidarité inaliénable entre libéralisme, autonomie, philosophie critique illuministe, morale réaliste de l'activité.

2. Le primat de la morale de l'autonomie

Gobetti insiste sur le primat de la morale de l'autonomie comme liberté (p. 43) sur l'égalitarisme (« l'ugualianze sociale », p. 127) qui conduit inéluctablement à la bureaucratie. D'où sa dénonciation de l'aliénation des consciences dans l'hétéronomie des pouvoirs, qu'ils soient religieux (critique par exemple de Filippo Meda et du catholicisme social de Giuseppe Toniolo) ou politiques (critique de l'inféodation des individus aux partis).

3. La légalité et les sociétés de droit, critique de la bourgeoisie non-weberienne

La modernité rend nécessaire une révolution de la légalité. Les sociétés libérales sont des sociétés de droit où le droit, comme régulation formelle, prime sur les rapports de domination, d'allégeance et de clientélisme politiques.

D'où la critique, d'une part, de la bureaucratie administrative d'État, et, d'autre part, de la bourgeoisie qui est « mauvaise » dans la mesure où elle n'est pas « weberienne ».

« les classes bourgeoises manquent de conscience capitaliste et libériste. »
(p. 147)

Elles manifestent plutôt une

« psychologie primitive, de corsaires et de spéculateurs esclavagistes »
(p. 43)

La bourgeoisie se soumet à la tutelle de l'État, demande protections, faveurs et prébendes, et, par cette allégeance, protège ses privilèges acquis de classe dominante, tout en évitant ses devoirs de classe dirigeante. D'où une complicité, voire une collusion, de cette bourgeoisie servile et affairiste et de la classe politique et administrative dans un parasitisme commun (p. 43).

L'un des problèmes majeurs de l'Italie est donc, selon Gobetti, l'absence d'une vraie droite libérale qui soit à la hauteur *de la rationalité* du

capitalisme. Gobetti insiste beaucoup sur cette défaillance de la bourgeoisie dans les pays

« les plus arriérés de la civilisation capitaliste, les pays où la bourgeoisie était la moins solide »,

à savoir la Russie, l'empire d'Autriche, l'Italie. Comme la classe au pouvoir y est une classe dominante parasitaire et non pas une classe dirigeante entrepreneuriale, elle dégénère dans ce qu'il appelle de façon très parétienne

« le moment de l'inertie et du renoncement dans lequel succombent toutes les *élites* quand s'approche leur crépuscule. » (p. 135)

Il existe donc pour Gobetti des conditions objectives de la civilisation libérale capitaliste d'entreprise comme essence de la modernité. Si celles-ci ne sont pas réunies, alors la modernité devient un processus pathologique. Le libéralisme s'inverse en socialisme bureaucratique et/ou en nationalisme démagogique. Le concept de bourgeoisie devient négatif, ce qui concourt à la mythification des classes sociales.

4. La mythification des classes sociales et les « palingénésies socialistes »

À propos de cette mythification de l'agonistique sociale, il existe chez Gobetti une critique ferme du messianisme révolutionnaire et des

« palingénésies socialistes comme mythes d'action. » (p. 136)

Nous rencontrons là un autre caractère authentiquement libéral de sa pensée. Il existe deux conceptions du temps et du futur. Celle du libéralisme est évolutive, « darwinienne », orientée vers l'innovation et la production. Celle du discours révolutionnaire est « prophétique », téléologique, orientée vers la réalisation politique d'une eschatologie de l'espérance⁹⁷. Comme l'exprime Norberto Bobbio :

« Le libéral privilégie les moyens, le socialiste les fins. »

⁹⁷ Sur ces deux conceptions du temps, voir plus haut, p. xx-xx [les sources antiques et médiévales du libéralisme] [N. des coord.]

Gobetti privilégie clairement la première conception du temps. Il admet par exemple les critiques de Croce⁹⁸ contre le marxisme (p. 47) à propos du transfert illégitime de la dialectique hégélienne des concepts dans la lutte des classes, parce qu'elles concernent l'illusion messianique d'une abolition finale des classes.

« L'égalité sociale est l'idéal [...] de tous les rêves rebelles, elle est depuis toujours l'aspiration la plus tragiquement émotive de l'homme, mais elle épuise sa force dans l'engendrement de l'élan révolutionnaire. » (p. 127)

D'où la thèse parétienne-sorélienne (cf. plus haut section III.3) :

« les classes ont valeur de mythes. » (p. 137)

Certes, les classes correspondent à une réalité vécue fondamentale (p. 47), mais leur fonction historico-sociale n'est pas d'asservir les masses à un mythe d'espérance ; elle est au contraire, nous l'avons vu, de concourir à la reproduction sélective des élites. L'agonistique gobettienne est parétienne et non pas marxiste. Il dénonce dans le discours communiste le fait de prendre un *récit*, une mythification narrative, pour un projet politique.

Le problème est crucial pour Gobetti, parce que, dans son équation fondamentale (cf. section II.1. : « esprit de la démocratie protestante » [?] « morale libérale du capitalisme » [?] « passion libertaire des masses »), la « passion libertaire des masses » ne doit pas être manipulée par des mythes donnant une nouvelle forme narrative aux « résidus » anthropologiques parétiens, même si ceux-ci restent essentiels en tant que déterminants d'action.

Le point est très délicat. Pour projeter les énergies culturelles et sociales dans l'Histoire, le sens, la morale, la narrativité sont nécessaires. Le « grand récit » – l'éthique, la compréhension et l'herméneutique au sens de Dilthey – est politiquement fonctionnel. Comme Gobetti le disait à propos de Don Sturzo :

⁹⁸ Né à Pescasseroli dans les Abruzzes le 25 février 1866, mort à Naples le 20 novembre 1952, Benedetto Croce fut le philosophe qui domina l'Italie pendant de longues décades. Spécialiste d'esthétique et historien idéaliste qui, comme Hegel, identifiait la philosophie avec l'histoire de la philosophie, il eut également une importante carrière politique. Elu sénateur à vie en 1910, il fut Ministre de l'Éducation en 1920-1921. Il défendit la démocratie sous le fascisme et devint Président du Partito Liberale de 1943 à 1947.

« en acceptant la formule de Cavour avec la conviction la plus ingénue, il travaille à faire que le peuple croit à la politique à travers une morale préjudicielle. »⁹⁹

Mais le fait que l'énergie morale puisse se transformer en dynamique sociale ne signifie pas pour autant que le politique puisse être un sens substantiel historiquement réalisé. Il s'agit même là de l'erreur de tous les messianismes, qu'ils soient religieux, hégéliens ou révolutionnaires et c'est à cause d'elle que ceux-ci s'inversent systématiquement, pour des raisons structurelles et non pas conjoncturelles, en régimes totalitaires¹⁰⁰. La seule histoire viable dans la civilisation moderne n'est pas une histoire du sens mais une histoire de la production, du progrès techno-scientifique et industriel.

5. Le modèle concurrentiel de la lutte des classes

L'une des principales originalités de Gobetti se rencontre dans sa conception de la lutte des classes, originalité qui a suscité de nombreuses ambiguïtés, comme l'a rappelé Marco Revelli¹⁰¹. Gobetti conçoit la lutte des classes comme une composante essentielle du processus évolutif, darwinien, de sélection des élites, c'est-à-dire du renouvellement de la classe dirigeante légitime dans une société démocratique ouverte. Par une sorte de ruse de la raison historique (mais non hégélienne), la lutte des classes devient chez lui *une condition de possibilité de la civilisation capitaliste*.

Pour éviter toute ambiguïté, il me faut préciser la façon dont j'entends ici le terme de « darwinien ». Il ne s'agit pas du tout de ce que l'on appelle communément le darwinisme social qui, bien au contraire, cherche à justifier la domination par un faux parallèle avec la biologie. Il s'agit des principes généraux de l'évolutionnisme appliqués, comme ils le seront un peu plus tard chez des libéraux comme Hayek et Popper, à *l'évolution culturelle*. L'utilisation de ce qualificatif me paraît ici justifié dans la mesure où il existe une dimension évolutionniste *sélective* dans la pensée de Gobetti, liée à l'innovation comme caractère constitutif des sociétés modernes complexes. Le lien entre complexification, innovation et sélection comme rapport non téléologique au futur et base d'une dynamique concurrentielle ne se restreint

⁹⁹ Gobetti [1995], p. 70.

¹⁰⁰ Voir l'exposé de Luca Scarantino au Séminaire.

¹⁰¹ Revelli [2004].

pas, chez Gobetti, aux sciences, aux techniques et aux entreprises industrielles. Dans une civilisation de l'activité, il concerne également l'ordre social.

À mon avis, on ne souligne pas assez, en général, cet aspect des choses, sur lequel Gobetti insiste pourtant souvent. Par exemple, dans son analyse du réformisme de Luigi Sturzo, il explique :

« Le problème central (de la vie italienne), celui qui conditionne tous les autres, [est] le problème des forces capables d'engendrer et de soutenir une classe dirigeante » (p. 69)

Le processus de formation et de sélection des élites est profond, c'est la clef du développement historique des sociétés modernes complexes.

C'est dans cette perspective « darwinienne » de sélection historico-culturelle qu'il convient de comprendre, je crois, l'affirmation apparemment paradoxale de Gobetti que la lutte des classe

« a été l'*experimentum crucis* de la pratique libérale » (p. 134)

L'antimarxisme de Gobetti en ce qui concerne la lutte des classes est donc *fonctionnel* et non pas idéologique : l'espérance de l'abolition des classes est bien une utopie (p. 134), car sa réalisation politique concrète détruirait le moteur évolutif du progrès, sa condition dynamique. La thèse est étonnante et formulée au moyen d'une analogie remarquable avec l'économie de marché.

« Elle [la lutte des classes] représente en politique ce qui incombe en économie au phénomène de l'échange et du commerce. Elle est l'instrument infaillible pour la formation de nouvelles *élites*. » (p. 134)

En rénovant les élites bourgeoises,

« la lutte des classes épargne, dans son action présente, la civilisation du capitalisme, *laquelle est au-dessus des classes* et nécessite l'œuvre de tous les groupes sociaux qui y participent et la créent ensemble, bien qu'ils luttent entre eux de façon inexorable dans leur volonté d'injustice réciproque. » (p. 136, je souligne)

Cette conception du capitalisme comme *métapolitique* interprète la dialectique du maître et de l'esclave dans un cadre évolutionniste. Son modèle n'est pas celui de la guerre civile et de la terreur totalitaire, celui de

l'élimination d'une classe par la dictature de l'autre, mais bien celui de la *concurrence*. Comme la concurrence des espèces est la condition de fonctionnement d'un écosystème, comme la concurrence des entreprises est la condition de fonctionnement de l'économie de marché, la concurrence des classes est la condition de fonctionnement des sociétés modernes. Dans cet élargissement au politique du principe de concurrence, Gobetti réussit une synthèse très originale (ni éclectique ni syncrétique) du libéralisme anglo-saxon issu de la Réforme, de l'élitisme républicain des Lumières, et de la problématique de la justice et de l'émancipation sociale valable pour les sociétés industrielles modernes dans une civilisation du progrès et de la production. En mettant l'espérance révolutionnaire au service d'un capitalisme métapolitique purement systémique et découplé des invariants anthropologiques de la domination et de l'exploitation, il évite à la fois les contradictions des révolutions prolétariennes et celles des dominations impériales.

Et c'est d'emblée que Gobetti défend ces thèses. Dans une lettre à Ada du 7 septembre 1920¹⁰², il explique : « ici, nous sommes en pleine révolution » (« la plus grande bataille du siècle » que nous avons évoquée dans notre Introduction), et il affirme :

« Alors, ma place sera nécessairement du côté où se trouvent la plus grande religiosité et la plus grande volonté de sacrifice. »

Car les ouvriers se risquant dans l'aventure se sacrifient comme des héros et

« la masse suit toujours l'héroïsme. »

On a souvent reproché à Gobetti cette conception juvénilement romantique de la révolution (« siamo dinanzi a un fatto eroico »). Mais c'est oublier son hostilité radicale et irréductible à toute soviétisation. C'est oublier que, pour cet illuministe, le processus paretien de renouvellement des élites ne peut, comme nous l'avons vu, impliquer l'initiative populaire qu'à travers des « mythes d'action »¹⁰³. C'est ne rien comprendre à sa thèse principale qui consiste à interpréter la révolution de façon paretienne (prise du pouvoir par de nouvelles élites) et non pas marxiste (collectivisation), autrement dit comme une nouvelle révolution weberienne, et non pas comme une révolution

¹⁰² Gobetti [1991], p. 385-387.

¹⁰³ Cf. Pianciola [2004].

prolétarienne. Pour lui, la Révolution russe devait permettre à la Russie de sortir du tsarisme pour accéder à la modernité capitaliste, le libéralisme étant pour lui, rappelons-le encore une fois, métapolitique, c'est-à-dire *ni* bourgeois *ni* prolétaire :

« Il s'agit d'une véritable grande tentative de réaliser non pas le collectivisme mais une organisation du travail où les ouvriers, ou du moins les meilleurs d'entre eux, soient ce sont aujourd'hui les industriels. »

Gobetti vise, sans aucune exaltation utopique et romantique « l'ideale di una classe operaia aristocratica », les Républiques modernes devant démocratiser le processus de formation des élites au nom même d'un libéralisme métapolitique fonctionnant comme un *universel* de civilisation compatible avec toutes les cultures.

Paolo Bagnoli a insisté sur ce point.

« Gobetti réélabore la conception minoritaire de Gaetano Mosca [...] et de Vilfredo Pareto dans une perspective démocratique, en donnant de l'épaisseur à une idée désormais scientifiquement définie comme "élitisme démocratique" ». ¹⁰⁴

Selon Bagnoli, l'élitisme démocratique est

« une contribution spécifique et originale [de Gobetti] [...] au delà de la contribution magistrale di Mosca. »

L'exigence libérale gobettienne concerne ainsi un système politique engendrant des classes dirigeantes politiquement et moralement légitimes à travers un processus que l'on pourrait qualifier de « bottom-up » au sens des théories contemporaines de la complexité.

6. L'exigence libérale

D'où, en définitive, une thèse sur la supériorité objective du capitalisme et la dénonciation d'une erreur d'évaluation fondamentale de la part des conceptions socialistes.

¹⁰⁴ Bagnoli [2004], p. 84.

« La crise économique qui a fourni les éléments de la critique socialiste ne fut pas le signe d'un épuisement définitif, et les palingénésies socialistes elles-même ont eu la valeur de mythes d'action et non pas d'annonces de crépuscule : *le capitalisme moderne oppose à ses adversaires des exigences économiques et pratiques indépassables et les oblige à contribuer à son succès.* » (p. 136, je souligne).

Il s'ensuit une quadruple conséquence :

1. D'abord, la lutte des classes a pour vocation de transformer le prolétariat en nouvelle bourgeoisie capitaliste et donc d'assurer le *turn-over* social (p. 137) :

« La signification révolutionnaire du mouvement ouvrier [...] consiste dans sa capacité à devenir plus vigoureusement bourgeois. » (p. 137)

En voulant maintenir les mouvements ouvriers dans le messianisme révolutionnaire de prolétaires rédempteurs, les partis et les syndicats révolutionnaires se conduisent comme des criminels.

2. Ensuite, l'utopie politique, le prophétisme émancipateur, l'eschatologie de l'espérance relèvent bien d'une ruse de la raison historique. L'expression est admirable :

« L'histoire se sert des mythes, des fois et des illusions pour renouveler son éternité. » (p. 138)

3. Il est juste de critiquer le libéralisme lorsqu'il ne comprend pas que, conçue dans ce sens, la lutte des classes est la clef du processus démocratique de genèse et de *turn-over* des élites.

4. La question de la justice sociale peut être intégrée au libéralisme puisqu'elle est favorisée par ce *turn-over*. Ce faisant, elle peut devenir effective.

CONCLUSION

Notre actualité post-communiste dominée par la globalisation est de nature très gobettienne. Elle est celle d'une « révolution libérale » qui

commence à comprendre la nature ultimement métapolitique et émancipatrice du libéralisme. Gobetti l'avait, lui, admirablement comprise dès le début, dès l'aube du grand cycle historique des deux totalitarismes qui ont détruit le XX^e siècle, à un âge d'une précocité unique, dans un contexte où la lutte contre le fascisme aurait dû l'engager, comme tant d'autres intellectuels antifascistes, dans la régression « progressiste ». Cette lucidité admirable, cette capacité de comprendre l'histoire avant que celle-ci n'ait lieu, en fait un authentique génie de la philosophie politique.

RÉFÉRENCES

Bagnoli, P., « La cultura politica di Piero Gobetti », *Cent'anni, Piero Gobetti nella storia d'Italia*, p. 75-86 (voir Pazé [2004]).

Bobbio, N., *L'Italia fedele: il mondo di Gobetti*, Florence, Passigli Editori, 1986.

Cabella, A., *Elogio della libertà*, Turin, Il Punto, 1998.

Caprioglio, S., « Gobetti e Gramsci: biografie parallele », in *Perché Gobetti?*, p. 49-63 (voir Piancico [1993]).

CPG (Centro Studi Piero Gobetti), *Mezzosecolo*, 13, Annali 1999-2000, Franco Angeli, Milan, 2003.

CPG (Centro Studi Piero Gobetti), *Piero Gobetti e la Francia*, Milan, Franco Angeli, 1985.

Cessac, M., « Il mondo francese », *Cent'anni, Piero Gobetti nella storia d'Italia*, p. 126-134 (voir Pazé [2004]).

Cessac, M., *Gobetti au piège de ses mots*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005.

Fabrizi, A., « “La parola principale” da Alfieri a Gobetti », *Mezzosecolo*, 13, Annali 1999-2000, p. 11-49, Milan, Franco Angeli, 2003.

Ferrari, V., « Gobetti: un liberale a tutto campo », Table Ronde *Croce, Einaudi e Gobetti: ciò che le unì e ciò che le divise*, Bergame, 21 novembre 1996.

Gobetti, P. & A., *Nella tua breve esistenza. Lettere (1918-1926)*, Einaudi, Turin, 1991.

Gobetti, P., *La Rivoluzione Liberale. Saggio sulla lotta politica in Italia*, Bologne, Capelli, 1924, Turin, Einaudi, 1948, 1964, 1983, 1995, 1998. Trad. française de Marilène Raiola (dir.), Paris, Allia, 1999. Trad. anglaise de William McCuaig, NewHaven & Londres, Yale University Press, 2000.

Gobetti, P., *Opere complete* (3 vol.), Turin, Einaudi, 1960, 1969, 1974.

Gobetti, P., *Risorgimento senza eroi. Studi sul pensiero piemontese nel Risorgimento*, (Caramella dir.), Turin, Il Baretto, 1926.

Gobetti, P., « Il nostro protestantesimo », *Scritti politici*, Turin, Einaudi, 1997.

Lemaire, M., « Le concept de “révolution libérale” dans les écrits de P. Gobetti », in *Idéologies et Politique*, Université de Paris VIII, 1978, p. 215-276.

Levi, C., « Paolo Gobetti e la Rivoluzione liberale », *Quaderni di Giustizia e Libertà*, III, 1, 1933.

Morra di Lavriano, U., *Vita di Piero Gobetti*, Turin, UTET, 1984.

Nadeau R., « L'évolutionnisme économique de Friedrich Hayek », *Philosophiques*, XXV, 2, p. 257-279, 1998.

Nemo, Ph., *La société de droit selon F.A. Hayek*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988.

Ostenc, M., *Intellectuels italiens et fascisme (1915-1929)*, Payot, Paris, 1983.

Ostenc, M., « L'antifascisme politique et culturel de Piero Gobetti », *Piero Gobetti e la Francia*, p. 137-144 (voir CPG [1985]).

Padulo, G., « I rapporti tra Nitti e Gobetti », *Piero Gobetti e la Francia*, p. 145-195 (voir CPG [1985]).

Paris, R., *Les origines du fascisme*, Paris, Flammarion, 1968.

Paris, R., « *Il Risorgimento* », *Cent'anni, Piero Gobetti nella storia d'Italia*, p. 64-69 (voir Pazé [2004]).

Pazé, V. (dir.), *Cent'anni, Piero Gobetti nella storia d'Italia*, Milan, Franco Angeli, 2004.

Perona, E., A., « La cultura francese nelle riviste e nelle iniziative editoriali di Piero Gobetti », in *Piero Gobetti e la Francia*, p. 111-136 (voir CPG [1985]).

Petitot, J., « Attualità di una Teoria della Ragione », *Ragione : Scienza e Morale* (colloque A. Banfi), *Nuova civiltà delle machine*, V, 3/4, p. 39-48, 1987.

Pianciola, C., « Un "illuminismo libertario" tra rivoluzione e reazione », *Cent'anni, Piero Gobetti nella storia d'Italia*, p. 167-173 (voir Pazé [2004]).

Pianciola, C., *Piero Gobetti. Biografia per immagini*, Gribaudò, Cavallermaggiore, 2001.

Pianciola, C., Polito, P. (dir.), *Perché Gobetti?*, Préface de G. Spadolini, Rome, Pietro Lacaita Editore, 1993.

Polito, P. (dir.), *Piero Gobetti e gli intellettuali del Sud*, Rome, Bibliopolis, 1995.

Polito, P., *Storia illustrata di Torino*, Milan, Elio Sellino, 1993.

Raico, R., "Mises on Fascism, democracy, and other questions", *Journal of Libertarian Studies*, 12, 1, p. 1-27, 1996.

Revelli, M., « Gobettismi, pseudo-gobettismi, anti-gobettismi », *Cent'anni, Piero Gobetti nella storia d'Italia*, p. 253-268 (voir Pazé [2004]).

Spini, V., « L'attualità di Carlo Rosselli e del Socialismo liberale », in *L'attualità di Carlo Rosselli*, Colloque de Rome, 27 février 1999.

Spadolini, G., *Gobetti: un'idea dell'Italia*, Milan, Longanesi, 1993.

Vial, E., « Piero Gobetti penseur hérétique », *Réforme*, 10-2-1996.